IMAGES

LA RENCONTRE ROOSEVELT-CHURCHILL

La semaine qui vient de s'écouler a été marquée par les sensationnels discours de M. Churchill et du président Roosevelt. Voici un reportage sur la rencontre des deux hommes d'État dans l'Atlantique, au milieu du mois dernier. M. Churchill caresse « Blackie », la mascotte du « Prince of Wales ». En bas, il s'entretient avec le président Roosevelt.

No. 627 — LE CAIRE EGYPTE 15 SEPTEMBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

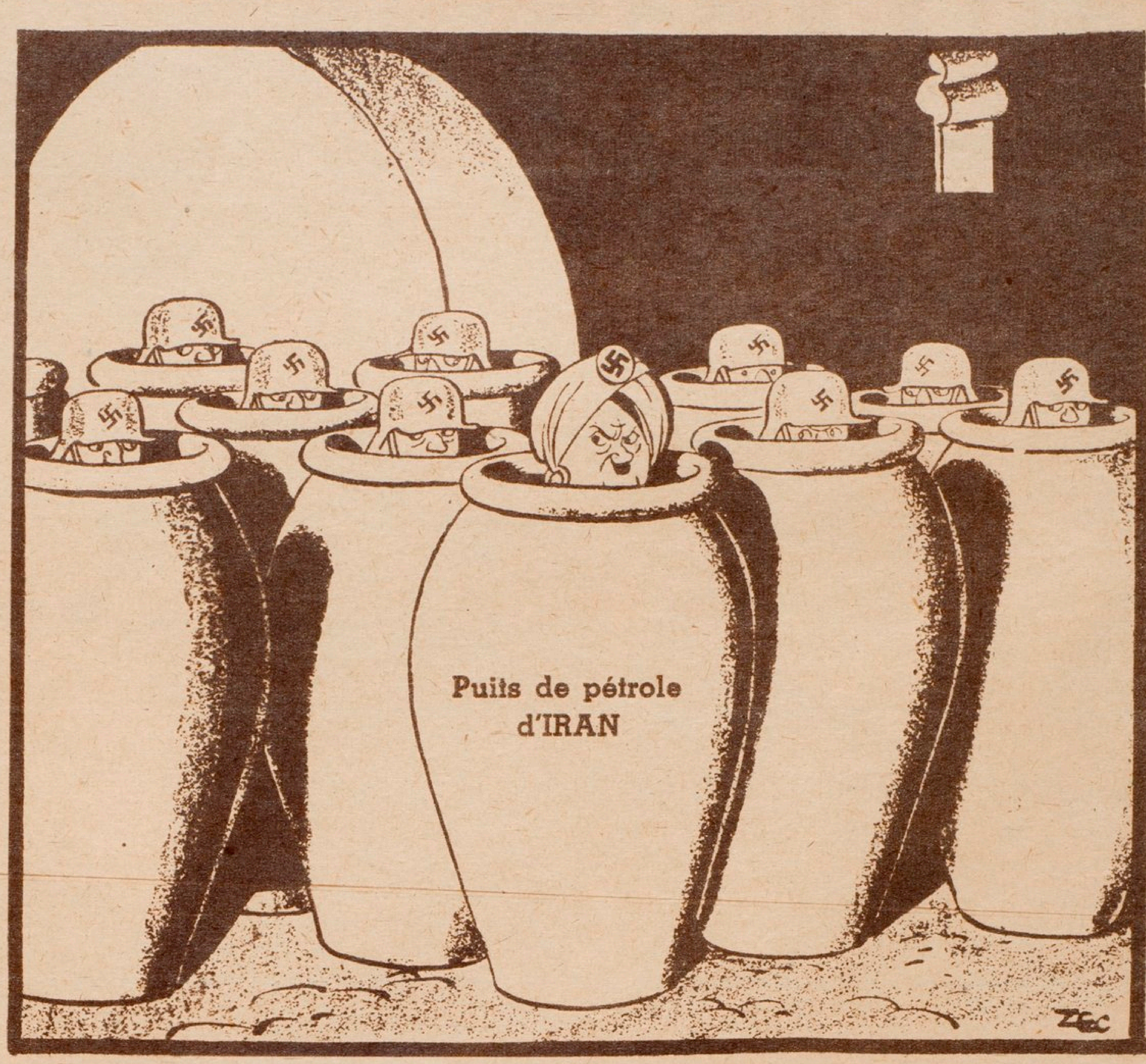
15 mills

20 mils en Palestine





GLANE DANS LA PRESSE



↑ LA 5e COLONNE ALLEMANDE EN IRAN
Adolf Baba et ses quarante voleurs.
(Daily Mirror)

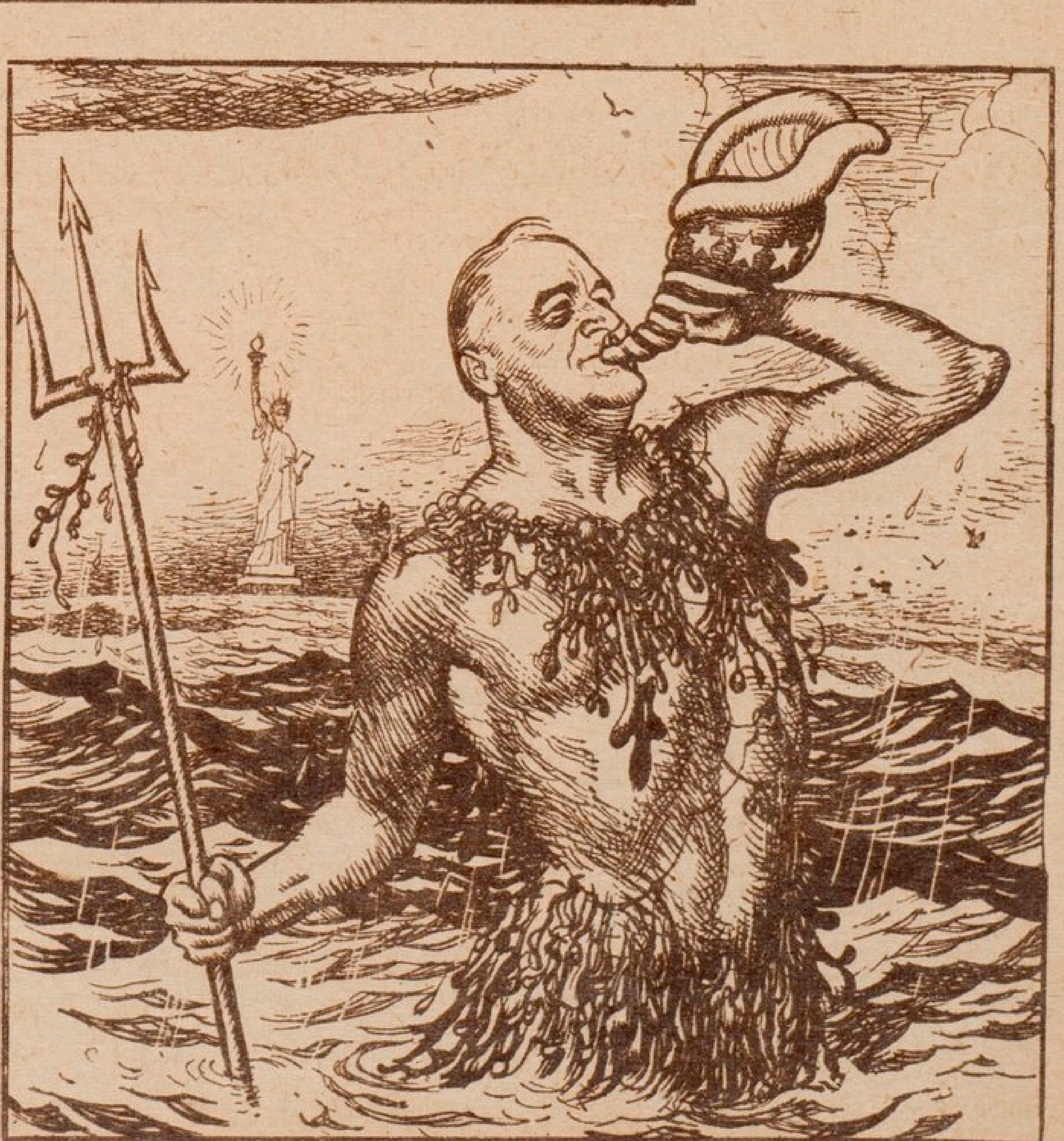


LA LIBERTE FUTURE DE LA FRANCE ↑
Ce sont les rats qui sombreront et non le navire.
(Daily Mirror)

NEPTUNE MODERNE
Le maître des eaux de l'Atlantique.
(Punch)
↓



RENCONTRE HITLER-MUSSOLINI
L'entrevue entre les deux dictateurs s'est déroulée dans un esprit d'entente parfaite. (Les journaux de l'Axe).
(The Providence)



★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Prélude à la campagne d'hiver

En Russie, la situation militaire évolue de plus en plus vers la stabilisation du front.

Les Allemands ont décidé de jouer une grosse partie pour Léningrad, et dans ce but ils ont sensiblement dégarni le front ailleurs, notamment devant Smolensk et devant Kiev. Cet effort concentré des Allemands dénote leur incapacité à mener une attaque frontale de grand style sur tous les secteurs du front russe à la fois. Cette prétention, les nazis la nourrissaient pourtant, quand ils commencèrent la campagne, s'assignant pour objectifs, après six semaines de combats, Léningrad, Moscou, Kiev, situées au nord, au centre et au sud de la ligne du front. Mais dès leur première offensive, qui dura deux semaines et demie, ils comprirent qu'ils devaient modérer leurs ambitions. Ils en revinrent ainsi à une formule plus modeste : lancer une grande attaque sur un seul front et s'en tenir à la défensive sur les autres secteurs. Le premier objectif que se fixèrent les généraux allemands dans le cadre de cette nouvelle tactique était l'Ukraine : les fronts du nord et du centre furent dégarnis et un assaut formidable lancé en partant du Dniestr. Mais les forces du maréchal Boudienny réussirent à éviter le piège : elles subirent quelques pertes à la bataille d'Ouman, entre Kiev et Odessa, et se retirèrent en bon ordre sur la rive droite du Dniéper.

Dissimulant mal leur dépit, malgré l'importance du territoire conquis, les Allemands se lancèrent alors contre Léningrad, où la bataille continue à faire rage. Réussiront-ils à occuper la ville avant l'hiver ? Nul ne peut répondre aujourd'hui à cette question, mais de l'exemple fourni par Odessa, qui est loin de posséder les fortifications de la seconde capitale russe, on peut déduire que les chances des Russes sont grandes. Les Allemands eux-mêmes sont très prudents dans leurs commentaires. Toutefois, la simple logique fait voir que les nazis ne peuvent se permettre d'avoir recours à un long siège qui immobiliserait devant Léningrad d'importantes forces — peut-être le tiers des effectifs totaux engagés en Russie — sans perspective d'un triomphe rapide ou même certain. D'ailleurs, la presse nazie a coupé elle-même les ponts en déclarant que le siège n'était pas inclus dans la stratégie allemande moderne.

Combien, d'ailleurs, l'immobilisation des forces allemandes devant Léningrad est dangereuse est démontré par le succès remporté par l'offensive du maréchal Timochenko sur le secteur central. Cette offensive commença il y a deux semaines dans la zone de Smolensk et s'est à présent étendue à celle de Gomel. Entre Léningrad et Kiev, le saillant de Smolensk constitue le terrain le plus propice à une manœuvre d'enveloppement de grand style, qui isolerait d'importants contingents allemands. Cependant, il faut toujours se rappeler que les contre-attaques russes actuelles ne peuvent être considérées comme le point de départ de la grande contre-offensive qui sera lancée le jour où l'élan allemand sera complètement amorti.

■

Churchill a parlé

Les déclarations que M. Churchill a faites au début de la semaine, aux Communes, marqueront une des étapes décisives de cette guerre, l'étape où l'étoile de l'Allemagne a commencé nettement à pâlir. Il est vrai que le déclin de l'Axe avait commencé depuis l'échec de l'offensive allemande contre l'Angleterre, en septembre dernier, mais on ne pouvait pas encore le toucher du doigt, car les nazis étaient décidés à revenir à la charge, avec plus de force, et les résultats atteints n'avaient qu'une valeur provisoire, les démocraties n'ayant pas encore pleinement mobilisé leurs ressources.

Aujourd'hui, comme l'a souligné M. Churchill, l'échec allemand se manifeste à tous les esprits, et à la fois dans les deux domaines où Hitler, dans son grand discours du début de l'année, avait annoncé qu'il était décidé à avoir raison de ses adversaires. Dans la bataille de l'Atlantique d'abord, où les pertes des démocraties vont en décroissant.

Ensuite en Russie, où Hitler comptait remporter le plus spectaculaire des succès militaires. Mais Churchill vient de le dire et on sait qu'il n'avance rien à la légère : la campagne d'hiver est inévitable en Russie. Et cela, de l'opinion des observateurs militaires, formulée dès le début de l'offensive allemande, signifie ni plus ni moins l'échec de l'armée nazie, comme la bataille de Londres signifia l'échec de la Luftwaffe et la bataille de l'Atlantique celle des U-boats.

LE FILM EGYPTIEN

Une étape de la grande affaire du coton a finalement été franchie : le Sénat en a voté le principe et celui de l'emprunt, dans une succession de séances aussi contradictoires que violentes. Dans une séance, si on avait pris les votes, c'était l'opposition qui l'emportait d'une ou deux voix ; dans l'autre, c'était le gouvernement. Et l'indécision prit à la fin une forme de crispation nerveuse des ministres autant que des parlementaires eux-mêmes.

Aussi, quand, à la fin, le projet fut voté à une substantielle majorité, ce fut un soupir de soulagement de la part des membres du gouvernement autant que de l'opposition elle-même.

Mais ce n'est pas fini ; on prévoit une violente bataille au sujet de l'augmentation de 10 % de l'impôt pour la Défense Nationale, une bataille bien plus dure que celle qui s'est livrée autour de l'emprunt lui-même.

Nos lecteurs s'étonneront probablement de nous voir, depuis quelques semaines, reparler régulièrement de cette question, comme si rien d'autre ne se passait dans la vie politique. Mais c'est qu'effectivement, toute la vie politique tourne depuis un mois autour de cet axe économique. Plus rien n'existe, ni politique extérieure, ni politique militaire, ni politique constitutionnelle. Le coton est devenu le leader, la doctrine politique, le droit public qu'il faut défendre avant tout autre leader ou doctrine politique.

Et il en sera de même pour deux ou trois semaines encore. Les orateurs du Parlement se sont mis maintenant à la législation financière, car ils veulent combattre les 10 % d'impôts additionnels, avec des arguments techniques, pour tenir tête à Badaoui pacha, ministre des Finances. Ils ont souvent été surpris par ses contre-attaques d'une profondeur d'arguments qui dépassait les idées générales des discours habituels des deux Chambres.

Aussi faut-il s'attendre à ce que nous commencions une dizaine de jours de pure technicité.

* * *

Cependant, dans les coulisses, des prises de contact ont lieu, entre Nahas pacha et certaines personnalités politiques, à Alexandrie. Des voyages ont eu lieu, car ceux qui travaillent en politique pensent qu'il y a intérêt à se tourner maintenant du côté du président du Wafd.

* * *

M. Reed, le doyen du Victoria College, qui jouit d'une grande autorité morale dans les cercles égyptiens et anglais, eut à donner son opinion sur Nahas pacha.

« De toute façon, dit M. Reed, Nahas pacha est un ami à nous ; c'est un homme dévoué et loyal. Quand il se fâche, quel que soit son degré d'irritation, il n'influe pas sur sa foi et sa conviction. De lui-même et en toutes circonstances, il souhaite la victoire de l'Angleterre et n'est pas avare de sa contribution, pour y arriver. »

* * *

Hussein Sirry pacha est en train de devenir le modèle des hommes d'Etat patients et libéraux. Pendant cette quinzaine, le Premier Ministre a subi continuellement les assauts les plus violents. Les discours les plus féroces ont été prononcés contre lui et il les a subis avec un très grand flegme.

Comme on s'étonnait de son calme, le Premier répondit : « Critiquez, attaquez autant que vous voulez ; je ne perdrai pas patience, tant que je suis convaincu que j'accomplis mon devoir. »

Et il faut reconnaître que ce système de la patience de son chef réussit au gouvernement, puisqu'il a fini par remporter la victoire, autant à la Chambre des Députés qu'au Sénat.

* * *

Abdel Hamid Badaoui pacha et Ismaïl Sedky pacha commencèrent une discussion économique en termes tellement spécialisés, qu'un député leur dit : « Mais parlez donc en arabe ».

A ce propos, on a l'impression que le ministre des Finances commence à se lasser du métier et qu'il regrette le temps heureux où il dirigeait le contentieux de l'Etat. Il pouvait jouir de la science pure du droit, sans devoir continuellement se défendre au Parlement.

Aujourd'hui, il travaille dix-huit heures par jour, pour l'administration des finances nationales, et on ne lui en est pas reconnaissant.

* * *

Par contre, Aly Ibrahim pacha, après un court séjour au ministère, est revenu à sa chère Université, dont il a été nommé recteur.

Mais les doyens des Facultés des Lettres, des Sciences, du Droit, du Commerce souhaitent qu'à ce poste suprême, Aly Ibrahim pacha oublie que la Faculté de Médecine est sa fille préférée et que, pour lui complaire, il lui sacrifie les autres facultés.

* * *

Prié de donner son opinion sur la situation politique égyptienne, Ziwer pacha en décrit l'instabilité par cette boutade : « Il y a plus d'anciens ministres que de simples citoyens. Je ne peux plus saluer qui que ce soit, sans devoir lui dire Excellence. »

* * *

Dans quelques jours, le mois de Ramadan.

A cette pieuse occasion, de grands iftars ont lieu et les hommes politiques se retrouvent autour de la même table, ayant oublié leurs querelles et leurs rancunes.

On espère que ce Ramadan sera le Ramadan historique de l'Union Nationale, les leaders et les partis en réalisant de plus en plus la nécessité.

Comme la plupart de nos hommes d'Etat sont des croyants, l'influence religieuse les disposera à la concorde et à l'oubli des injures.

* * *

Abdel Aziz Fahmy pacha, président du parti libéral, pousse l'indifférence ou la sagesse politiques jusqu'à n'avoir pas lu les discours de Nahas pacha.

Ainsi, il n'est pas obligé de lui répondre et les relations entre eux demeureront cordiales.

Le blitz aérien sur l'Allemagne

Début septembre : telle avait été la date fixée pour le commencement du « super-blitz » de la R.A.F. sur les pays de l'Axe. Une fois de plus, l'aviation britannique a été fidèle au rendez-vous. Alors que l'activité aérienne allemande sur l'Angleterre n'a jamais été aussi réduite, des centaines de bombardiers britanniques ont effectué le raid le plus violent sur Berlin. Deux jours après, c'était Turin qui recevait le choc le plus dur, avertissement de l'Angleterre que l'Italie n'échappera pas cet hiver aux coups de la R.A.F. Celle-ci vient en effet d'être dotée d'appareils qui peuvent effectuer en tout repos le trajet Angleterre-Italie et retour. Le moral si bas des Italiens s'effondrera davantage encore devant ces perspectives. Quant à celui des Allemands, on peut être certain qu'il s'en ressentira aussi et d'une manière très sensible.

Les nazis ont cru qu'en multipliant les batteries antiaériennes, ils pourraient empêcher les avions anglais de pénétrer à l'intérieur de leur territoire. Mais la meilleure défense antiaérienne ne peut pas détourner les raids.

Hitler sait que le moral de la population berlinoise fléchira devant les coups concentrés de la R.A.F., aussi tente-t-il, par un effort de propagande, d'effacer les premiers effets des raids anglais. La R.A.F., dit Radio-Berlin, subit des pertes effroyables, elle ne pourra pas poursuivre les raids pendant longtemps. En attendant, les Allemands souffrent et commencent à murmurer.

■

Le dernier discours de Roosevelt

Les Etats-Unis ont pris une décision qui peut être considérée comme une véritable entrée en guerre. Dans son grand discours de jeudi soir, le chef de l'Etat américain a déclaré que, dorénavant, les navires de guerre et les avions américains tireront sur les vaisseaux et les appareils de l'Axe, quand ceux-ci seront aperçus dans les zones considérées défensives par le gouvernement des Etats-Unis.

En somme, les forces armées américaines assument, de ce fait, la protection de tous les convois alliés, depuis les eaux américaines de l'Atlantique jusqu'à l'Islande, depuis les eaux américaines du Pacifique jusqu'à Suez. On se dira peut-être que les submersibles, les corsaires et les avions allemands hésiteront peut-être à attaquer les convois alliés, quand ils les verront escortés par des forces américaines. Or, c'est là une hypothèse absolument improbable. Hitler ne peut pas gagner la guerre sans avoir réussi à rompre les communications maritimes des Alliés sur trois points vitaux : en premier lieu l'Atlantique, d'où le matériel de guerre américain parvient en Angleterre ; en second lieu la mer Rouge, d'où ce même matériel parvient sur le théâtre de guerre du Proche-Orient ; enfin le Pacifique, qu'empruntent les convois destinés à la Russie.

Ainsi donc, à 25 ans de distance, le président Roosevelt parle le langage de Wilson. Les circonstances ont changé, mais le fait fondamental demeure le même : une fois de plus, c'est pour la défense de la liberté des mers que les Etats-Unis prennent la décision suprême.

L'INCROYABLE DÉFAITE

On discutera longtemps sur la tragique défaite qui en quatre semaines — une semaine de plus qu'en Pologne — a ouvert à l'Allemagne toutes les routes de France. J'ai lu bien des récits de correspondants de guerre, ainsi que les volumes parus depuis un an, et il faut renoncer à se faire une idée d'ensemble de ce désastre sans précédent. Des récits partiels, des commentaires contradictoires, cela ne suffit pas pour analyser les raisons politiques et militaires de la défaite. Que s'est-il passé ? Quel est le secret d'une déroute aussi totale ? Ne le demandez pas au soldat qui a combattu et fait son devoir jusqu'au bout. Le soldat sait-il jamais ? Il se bat, il doit se battre, il veut se battre... Il s'est battu comme un lion. Mais qu'ont-ils fait, les chefs, de ces hommes dont chacun est un héros ? Pendant un mois, qui eut les dimensions de l'éternité, le soldat a tenu ou essayé de tenir. Terribles journées, affreuses nuits d'une si courte guerre !

On pouvait mieux organiser la résistance. Le commandement a été certainement coupable d'imprévoyance et de paresse et, surtout, de manque d'imagination. Ne nous prononçons, cependant, qu'avec prudence. Voyons d'abord les faits indiscutables, connus de tous. Dès le mois de mai, Weygand est consulté par Reynaud et, de Syrie, après avoir étudié les éléments de la bataille en cours, se montre pessimiste et n'est pas loin de croire qu'elle est perdue. Gamelin est relevé de ses fonctions et le gouvernement fait appel à lui. Il n'hésite pas. Peut-être pourra-t-il sauver quelque chose. La Marne fut un miracle ; est-ce que le miracle ne se renouvellera pas ? Hélas ! les conditions ne sont plus les mêmes. Il accepte cependant de tenter l'impossible.

Il tente l'impossible, en effet. Un moment on peut croire que si dès le début il avait été à la place de Gamelin, les événements auraient pris une autre tournure. Peut-être, mais ce n'est pas certain. En tout cas, la résistance eut été moins vaine et l'héroïsme des troupes n'eut pas été dépensé en pure perte.

Les Français se disaient en partant au combat : Tous ensemble, sur toute l'étendue du territoire, nous barrerons la route à l'ennemi. Une chaîne ininterrompue de soldats français, quel meilleur rempart ? En 1914, oui. En 1940, il en va autrement. La formidable cuirasse allemande ne trouvant devant elle, le plus souvent, que la chair vivante, la poitrine des hommes, se frayait en vitesse un chemin sanglant sur les corps.

Nous en sommes réduits à des relations incomplètes. Ceux qui ont vu n'ont eut que des visions fragmentaires, ceux qui nous donnent des récits de seconde main restent, malgré tout, confus. Ce que nous savons, c'est que Weygand a essayé, tout le monde le reconnaît, un redressement, merveilleux comme conception. « Malheureusement, on avait perdu dans le Nord les meilleures divisions et les nouvelles lignes étaient moins denses encore que celles du 10 mai », écrit André Maurois. C'est de la ligne Maginot qu'est venu tout le mal. Les Allemands l'ont tournée comme en se jouant. Leur plan stratégique ne laissait rien au hasard et alors que les Alliés, hypnotisés, se reposaient sur les imprenables forteresses de l'Est, ils avaient déjà occupé la Hollande et la plus grande partie de la Belgique. D'une marche accélérée, ils sont à Sedan et la percée victorieuse achève la déroute de l'armée du Nord.

Il ne faut pas nier le courage des armées alliées. « Il n'est pas vrai, dit encore Maurois, que les soldats se soient, dès le début, montrés moralement incapables de résistance. Les hommes de la bataille des Flandres valaient ceux de la bataille de la Marne. Mais de même que les microbes qui attaquent sans résultat un organisme sain viennent facilement à bout d'un corps déjà usé par la fatigue ou par les soucis, ainsi les éléments de faiblesse morale qui existaient dans nos armées se mirent soudain à proliférer, lorsqu'une effroyable expérience leur révéla l'insuffisance de notre armement. » Et Fabre-Luce d'écrire à son tour: « Les derniers combats sont livrés par des formations en carrés qui doivent se défendre sur tous leurs flancs. On n'a même plus l'impression de la lutte, mais seulement l'impression de la fatalité. L'homme se réveille dans un monde de Titans, que son intelligence a créé, mais que ses nerfs ne peuvent supporter. Et pourtant, la valeur, la qualité ne manquent ni chez nos hommes, ni même dans notre matériel. Quand nous sommes en mesure d'attaquer, l'ennemi recule. Quand les forces aériennes s'équilibrent, nos pilotes affirment leur supériorité. Exceptions trop rares ! »

S'il fallait résumer la douloureuse substance des derniers jours, le bilan des batailles perdues presque en quelques heures, il faudrait simplement exprimer le sentiment d'une incohérence totale, la sensation de l'écrasante fatalité. A chaque instant, après des efforts surhumains, les armées reculent. Elles étaient enveloppées dans une tempête de fer et de feu, les hommes tombaient, et les positions l'une après l'autre étaient perdues. Pendant des jours et des nuits, les soldats avaient vécu comme des somnambules, sans presque manger, ni dormir. On n'avait même plus le temps de penser, de se demander ce qui se passait. Ils étaient tout à la tâche de résister et, malgré tout, s'interdisaient de désespérer. On se les représente si grands et si beaux, ces soldats souillés de boue, noirs de fumée ! Fantômes qui se couvraient de gloire, ils étaient des fils authentiques de la vraie France, mais le courage, la ténacité du combattant, quel profit en ont-ils tiré ceux qui, chargés de son honneur, ont découronné le pays ?

Les Belges ont capitulé les premiers et ils ne pouvaient faire autrement. Dans un inexcusable mouvement oratoire, à la tribune du Palais-Bourbon, ayant perdu le contrôle de ses nerfs, Reynaud parle, sans preuve, de la trahison du roi Léopold, à l'heure même où M. Churchill, aux Communes, se gardait de tout jugement précipité. Les Britanniques ont dû reculer à leur tour, précédant de peu la retraite française. Le Nord était tout à fait perdu. Tous partagent la responsabilité de la défaite, mais la question n'est pas là. On peut perdre des batailles, sans perdre la guerre. La bataille de France était irrémédiablement compromise. Elle fut peut-être une suite d'instants du plus émouvant mais inutile courage. Evoquons les dernières heures de l'agonisante armée, lorsque les soldats à demi endormis, comme des automates, continuaient à combattre un contre dix. Les nuits ajoutaient à l'épouvante, traversées d'éclairs, assourdissantes du tonnerre des canons, illuminés par les fusées, tandis que le sol, soulevé par la mitraille, semblait devoir engloutir les hommes. Et puis, évoquons les routes encombrées de réfugiés, par milliers, par millions. De pauvres êtres fuient, entravant les manœuvres militaires, et eux-mêmes mitraillés sans pitié. Des femmes pleurent, des jeunes filles, la robe souillée, marchent d'un pas saccadé, l'horreur peinte sur le visage, des enfants s'épuisent, des vieillards se traînent. Cette longue fuite éperdue est la pire des désolations. Inoubliables visions de souffrance et de mort! Qui dira le martyre de ces pauvres gens arrachés du coin de terre qu'ils aimaient, en route vers un terrible destin, laissant sur la route, à chaque pas, des cadavres déchiquetés ?

Un ambulancier américain sur le front français, M. Donald Coster, écrit :

« Vous avez peut-être vu des photographies d'une Panzer Colonne, mais vous n'avez pas vu son cortège sans fin. Vous ne l'avez pas vue arriver en vrombissant à soixante-dix à l'heure. Des tanks géants avec leurs officiers debout sur la tourelle, inspectant l'horizon à l'aide de jumelles, des tanks miniatures, des autos blindées avec leurs mitrailleuses pointant hors des fentes, des canons anti-avions motorisés, braqués vers le ciel et leur équipage prêt à tirer, des camions blindés avec des rangées de soldats alertés, crispés sur leurs fusils. Des canons de tous calibres, sur roues ou sur chenilles, des canots à moteur, des canots de caoutchouc montés sur roues, des engins contre l'incendie et des ateliers de réparation sur roues. Des camions chargés de pétrole, camouflés et prêts, au moindre signe de résistance, à se disperser parmi les champs et à prendre leurs positions de défense ou d'attaque. Au-dessus de nous étaient des avions de reconnaissance. Près de l'endroit où nous nous trouvions, les Français avaient jeté une pitoyable barrière de bois à travers la route que les colonnes avaient aplatie comme une boîte d'allumettes. Avec un choc de désespoir, nous sentions alors que rien ne pouvait contenir cette monstruosité inhumaine qui avait déjà rasé la moitié de l'Europe. »

Aux abords d'Amiens, une bataille avait été livrée et presque aussitôt perdue. M. Coster dit ce qu'il a vu :

« Sous un ciel brûlant et sans nuages, s'étendait une immense prairie d'herbes hautes, littéralement recouverte de cadavres et de blessés et de bétail tué ou blessé. Les jeunes hommes avaient été massacrés par les tanks, car ils n'avaient pas d'artillerie et seulement quelques mitrailleuses légères en supplément à leurs fusils. Ils étaient aussi efficaces contre le blindage des tanks que des fusils à air comprimé et leur seule chance était de réussir un coup adroit par la fente qui laissait passer les canons. Parmi ces cadavres, nous en trouvâmes une trentaine en vie. Tout le reste avait été tué. Beaucoup de blessés avaient été ensuite écrasés par les tanks, leur corps aplati comme des galettes. Les autres, attrapés dans le croisement de la mitraille, avaient été coupés en deux avant de tomber. Toutes les décharges de ces canons traversaient les corps comme un tisonnier incandescent. »

Qu'était devenue la ville après la bataille et qu'était-il advenu des civils ? Ecoutez :

« Il n'y avait plus d'électricité, ni d'eau, potable ou non. Beaucoup de vieillards affaiblis, incapables de fuir la cité en ruines, venaient, chaque jour à l'hôpital, implorer seulement une tasse d'eau. Même alors nous devions refuser, car nous en avions à peine assez pour bouillir les instruments chirurgicaux et laver les mains du chirurgien. La source la plus proche était un petit ruisseau situé à près de quatre kilomètres d'où l'eau devait être apportée à bras d'hommes. Les vieillards qui venaient à nous devaient braver le danger de centaines de chiens à demi fous de soif qui erraient dans les rues. Ces bêtes, jadis douces et fidèles compagnes, étaient devenues des brutes féroces. Elles allaient partout, léchant les blessés pour calmer leur soif. Les jours suivants, les blessés se multipliant, les conditions de l'hôpital devinrent pire encore. Les Allemands avaient groupé toute leur artillerie et leur défense contre avions dans l'enceinte de l'hôpital, à l'abri de grandes croix rouges. Ces pièces d'artillerie devinrent rapidement l'objectif de régulières attaques des Alliés. Nos médecins devaient opérer quand les explosions d'artillerie ébranlaient tout le bâtiment. »

Qu'on s'imagine tant de scènes semblables se répétant dans toutes les directions du front. Les conditions des Alliés ne permettaient plus alors aucun espoir. « Si l'on ajoute, conclut Maurois, à l'ensemble des erreurs commises un manque général d'enthousiasme qui avait pour cause, en France, les divisions politiques et, en Angleterre, un trop confiant optimisme, il devient assez facile de comprendre pourquoi la France et l'Angleterre, après huit ou dix mois de guerre, n'étaient pas prêtes à résister à la machine infernale que le Reich, avec une minutie et une précision redoutables, montait depuis sept années. Vraiment, quand on médite sur la suite ininterrompue d'accidents, de défaillance, de coïncidences fatales, qui rendirent possible une catastrophe aussi complète et aussi rapide, on ne peut s'empêcher de penser à ces tragédies antiques où le Destin poursuivait, par les combinaisons d'événements les plus invraisemblables, un malheureux haï des dieux. »

Les derniers jours arrivent et Paris est encerclé. Gamelin dit qu'il ne pourra le défendre plus de vingt-quatre heures. Paris ! Ah ! la menace de la croix gammée installée au fronton des monuments de France !... Le gouvernement s'affole et Reynaud réclame à nouveau, dans un appel angoissé, une aide impossible, il veut voir dans le ciel d'Amérique une espérance large comme une main tendue. Des mots... Des sanglots... La honte bue en silence. La France voit s'approcher, minute après minute, le malheur de la défaite et le malheur pire de l'occupation.

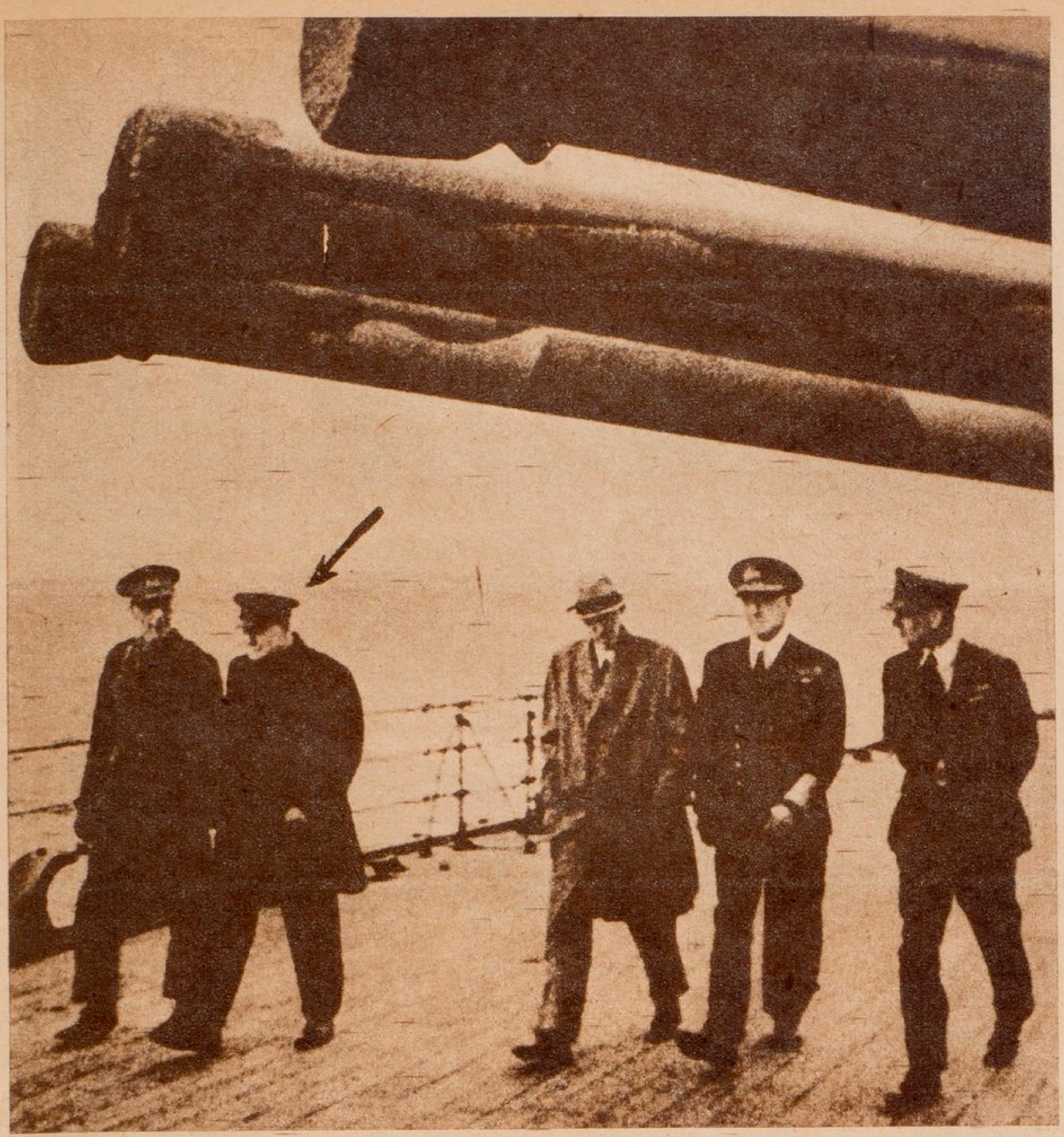
Puis Paris est occupé. Le flot allemand s'avance toujours. Vagues immenses qui submergent tout sur leur passage... A Bordeaux, le ministère tient une réunion dramatique. C'est une confusion sans nom, et partout un désordre extravagant. Aux plus sombres heures de l'autre guerre les esprits n'avaient jamais renoncé et l'ordre fut toujours maintenu. Maintenant, c'est à la fois la déroute des cœurs et des armées.

A Bordeaux, les événements dépassent les hommes. Il faut prendre, sans tarder, une décision. Reynaud suggère de partir en Afrique, mais la majorité s'oppose à sa solution. Les militaires du Cabinet qui ont la dure conception de la défaite parlent en militaires. Reynaud démissionne et Pétain, glorieux maréchal, actif artisan de l'autre victoire, accepte à quatre-vingt-quatre ans, sans doute le cœur déchiré, de demander un armistice. La nouvelle se répand à travers le monde, et le monde terrifié se dit, ce jour-là, qu'un signe de spiritualité a disparu, qu'une vision de beauté a pâli, qu'une expression d'intelligence est perdue. Dans le désespoir qui s'empare des cœurs, on n'a plus le loisir de se demander pour combien de temps ? Sur le moment, le désespoir paraît irréparable et on a plus peur encore de la faillite de l'esprit qu'annonce la victoire inhumaine des armées allemandes.

GEORGES DUMANI



Quelque part sur le front de la Somme, un détachement français monte en première ligne. Des combats qui se déroulèrent au cours des derniers jours de la bataille de France se dégage une sensation d'écrasante fatalité.



M. Churchill se promenant sur le pont du « Prince of Wales » à bord duquel il est allé, au milieu du mois dernier, à la rencontre du président Roosevelt dans l'Atlantique.

EN 1914 COMME EN 1941

CHURCHILL

partisan de la nouveauté et de la surprise dans la conduite de la guerre

Bien que moins spectaculaire — et il doit être le premier à s'en réjouir — que le destin d'un dictateur genre Hitler ou Mussolini, le destin de Winston Churchill aura certainement été l'un des plus remarquables des temps modernes. Il aura été le seul homme d'Etat à jouer un rôle de tout premier plan dans les deux grandes guerres.

Or, si l'enfant est le père de l'homme, comme disent les Anglais, combien plus proche, plus semblable à lui-même en toutes ses essentialités, est l'homme de 40 ans de l'homme de 66 ans quand il est parfaitement conservé, comme c'est le cas de M. Churchill. Car, personne n'a émis le moindre doute à ce sujet, 1939 a trouvé M. Churchill aussi vigoureux d'esprit, aussi indomptable de caractère que 1914. Et si un parallèle à la mode de Plutarque entre deux grands hommes de l'Histoire présente quelque intérêt, combien n'est-il pas plus passionnant de comparer un héros à lui-même dans deux phases décisives de l'histoire du monde !

Nous avons pour nous y aider l'étude pénétrante à laquelle s'est livré un Britannique, M. Ferdinand Tuohy, qui a été à même d'observer M. Churchill de près pendant le premier conflit mondial.

Un Premier doit être réaliste

Dans ce conflit, d'après notre auteur, notons d'abord que M. Churchill a acquis une précieuse expérience en fait de politique intérieure :

« Le Premier n'a pas d'illusions quant aux pièges qui environnent un président du Conseil en temps de guerre. Ayant observé la marche des affaires en travaillant avec un Asquith et même avec un Lloyd George, il est averti. Quiconque pense pouvoir s'en tirer avec de respectueux sourires, des procédés délicats et en cachant les choses au chef parce qu'elles pourraient l'ennuyer, se prépare un réveil des plus rudes. Un Premier trop optimiste est un danger pour l'Etat, et il faut que disparaissent tous ceux qui l'induisent à cette disposition d'esprit.

« M. Churchill serait le premier à admettre que, dans la conduite des événements, il est mieux placé que ne le furent jamais un Asquith ou un Lloyd George, dont chacun avait à discuter avec la *diplomatie alliée à la marche pesamment lente, chaque télégramme et chaque mesure devant être approuvés par toutes les autres parties de l'alliance* (1). Comparé à cela, le champ est singulièrement libre aujourd'hui : il y a très peu de poids morts quoique, naturellement, la route soit plus dure *seul* ou presque. »

Conception churchillienne de la guerre

Et voici comment Churchill conçoit fondamentalement la guerre d'après M. Tuohy :

« Imagination, rigide intégrité d'esprit dans toutes les situations — comme de couper court immédiatement aux pertes ; ne jamais se lancer dans une bataille avec un autre dessein que de la gagner, préparation complète et absolue pour toute chose que l'on essaie de faire, la recherche de tout expédient par avance, au laboratoire comme à l'usine. »

Et ensuite :

« Les batailles, sous Churchill, seront aussi clémentes pour les siens que peuvent l'être des batailles. En contemplant leurs fils en uniforme aujourd'hui, ceux de l'autre guerre peuvent en être assurés. Tandis que nous faisons face aux Allemands depuis le cap Nord jusqu'à l'Espagne, il est des gens qui évoquent de futures attaques massives sur le continent par nous. Sans prétendre à être le moins du monde prophète et sans attaquer la présomption que nous devons faire une guerre d'offensive aussi longtemps que nous le pouvons, il n'y a pas la moindre perspective d'un retour à de grandes batailles de martèlement et d'*entêtée persévérance* qui ne sont trop souvent qu'un camouflage d'obstiné cramponnement à des apparences. Un Churchill cru 1914 ne s'attachera obstinément à rien qui ne rapporte un bénéfice.

« *Plus de banqueroute par attrition*, ainsi qu'il l'exposa de si mémorable façon, plus d'immenses batailles d'exhaustion qui ne sont pas du tout des batailles en réalité, car une bataille doit préparer une décision; plus rien jamais qui ressemble à *l'épreuve de sang de la Somme, basée sur un super-optimisme fautif*... Si la bataille, indubitablement, fascine notre chef qui courait prendre part à toutes celles qu'il pouvait en France, il déteste et a de la répugnance pour les tueries en masse et ne sanctionnera de lourdes pertes que lorsque l'esprit imaginatif et créateur a travaillé jusqu'à la limite humaine pour les éviter, tandis qu'on recherche de grands résultats. »

Et comme nous comprenons que Wavell, le triomphateur de la campagne de Cyrénaïque, a dû être un général selon le cœur de cet homme d'Etat dont les conceptions sur la bataille même peuvent se résumer ainsi :

« *Le caractère et les manuels, tout cela est très bien jusqu'à un certain point. Mais l'usage heureux de la force demande à être réglé par d'autres facteurs plus puissants. L'astuce et la prévision sont impérieusement exigées en même temps qu'une réalisation profonde des vérités générales aussi bien que locales. Et l'on doit user à fond du stratagème, de la manœuvre, de l'ingéniosité.* »

Une bataille perdue d'avance

A la lumière de cette confirmation de la mentalité churchillienne, si j'ose dise, on se rend compte combien il a été pénible à cet homme de livrer la bataille de Crète et c'est la gorge serrée qu'on relit, n'est-ce pas, ce passage de son discours aux Communes du 10 juin ?

« *Nul de ceux qui prirent la décision de défendre la Crète n'ignorait que nos troupes dans l'île et notre flotte autour de l'île ne pourraient recevoir qu'un très faible appui de la part de l'aviation. Ce n'est pas là un fait qui frappa nos autorités militaires ou autres après que la décision eût été prise. C'est la base même d'un choix pénible, difficile, à savoir si la Crète devait être défendue sans un appui aérien efficace ou s'il fallait laisser les Allemands l'occuper sans opposition.* »

Cette bataille perdue d'avance, M. Churchill se décida à la livrer contrairement à sa tournure d'esprit, à son instinct, parce que c'était l'intérêt supérieur de son pays et qu'il fallait gagner du temps pour réparer en somme, si nous allons au fond des choses, les fautes commises par les gouvernements précédents en dépit de ses propres avertissements. Et où je trouve M. Churchill vraiment grand, vraiment merveilleux, c'est quand il s'abstient de s'étendre sur sa propre sagesse passée. Ne se contente-t-il pas en tout et pour tout de cette allusion discrète à propos de l'insuffisance de la défense antiaérienne qui a été, elle aussi, un facteur de grande importance dans la bataille de la Crète ?

« *En mars 1937, j'avais signalé à la Chambre que les Allemands avaient déjà 1.500 canons antiaériens mobiles et formés en batteries à part toute leur artillerie statique de défense contre-avions. Depuis ils ont continué à les fabriquer à un rythme rapide et ils ont aussi conquis plus que tout ce qu'ils ont besoin dans les nombreux pays qu'ils ont envahis. Aussi notre position est-elle, en vérité, bien différente de la leur.* »

Pas un mot d'amertume en exposant qu'il a dû consentir à des sacrifices qui lui répugnent pour payer des fautes commises par d'autres ! Mais quel réconfort pour un pays que de savoir que de tels sacrifices seront réduits au minimum !

Le tank, atout magique

Pour nous en assurer encore plus, écoutons M. Tuohy nous résumer l'histoire de la création des tanks pendant la dernière guerre :

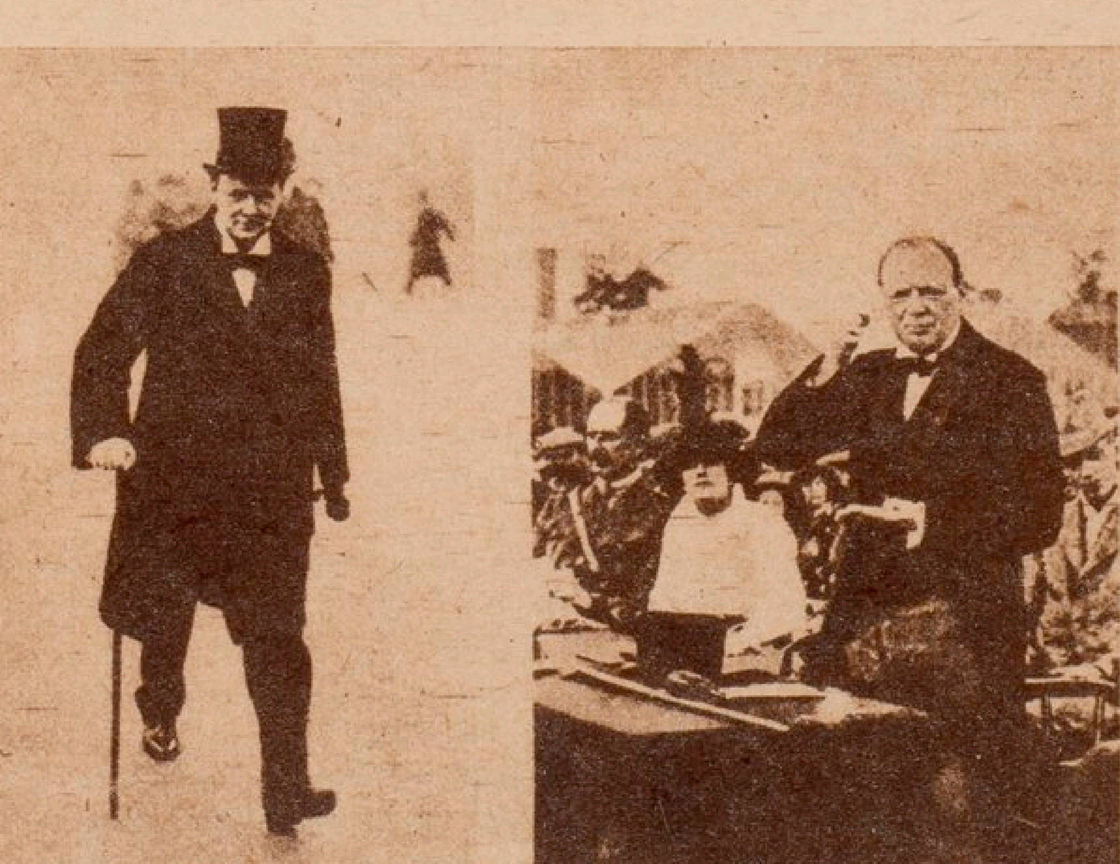
« La nouveauté et la surprise sont ses préférées (à M. Churchill). Toutes les offensives en France jusque bien avant en 1918, il aurait voulu ou les empêcher avant qu'elles fussent lancées ou les arrêter après qu'une brève expérience en eût montré *la sanguinaire futilité*. Et cela est prouvé par nombre de mémorandums écrits à l'époque. On peut sentir aujourd'hui encore combien M. Churchill souffrit presque physiquement de la façon dont le tank fut d'abord dédaigné, puis inconsidérément révélé, puis utilisé contre tout bon sens. Il adorait le tank, voyait en lui l'atout magique d'une rapide victoire, la seule arme d'une surprise victorieuse. Pourtant, quand, à la fin, les tanks eurent prouvé leur valeur à Cambrai, aucune disposition n'avait été prise pour suivre leur avance... »

(*Lire la suite en page 12*)

(1) Toutes les phrases en italique sont extraites des propres écrits de M. Churchill.



M. Churchill et le président Roosevelt s'entretiennent en souriant à bord du « Prince of Wales ». « Nous voici réunis », tels ont été les premiers mots de M. Churchill.



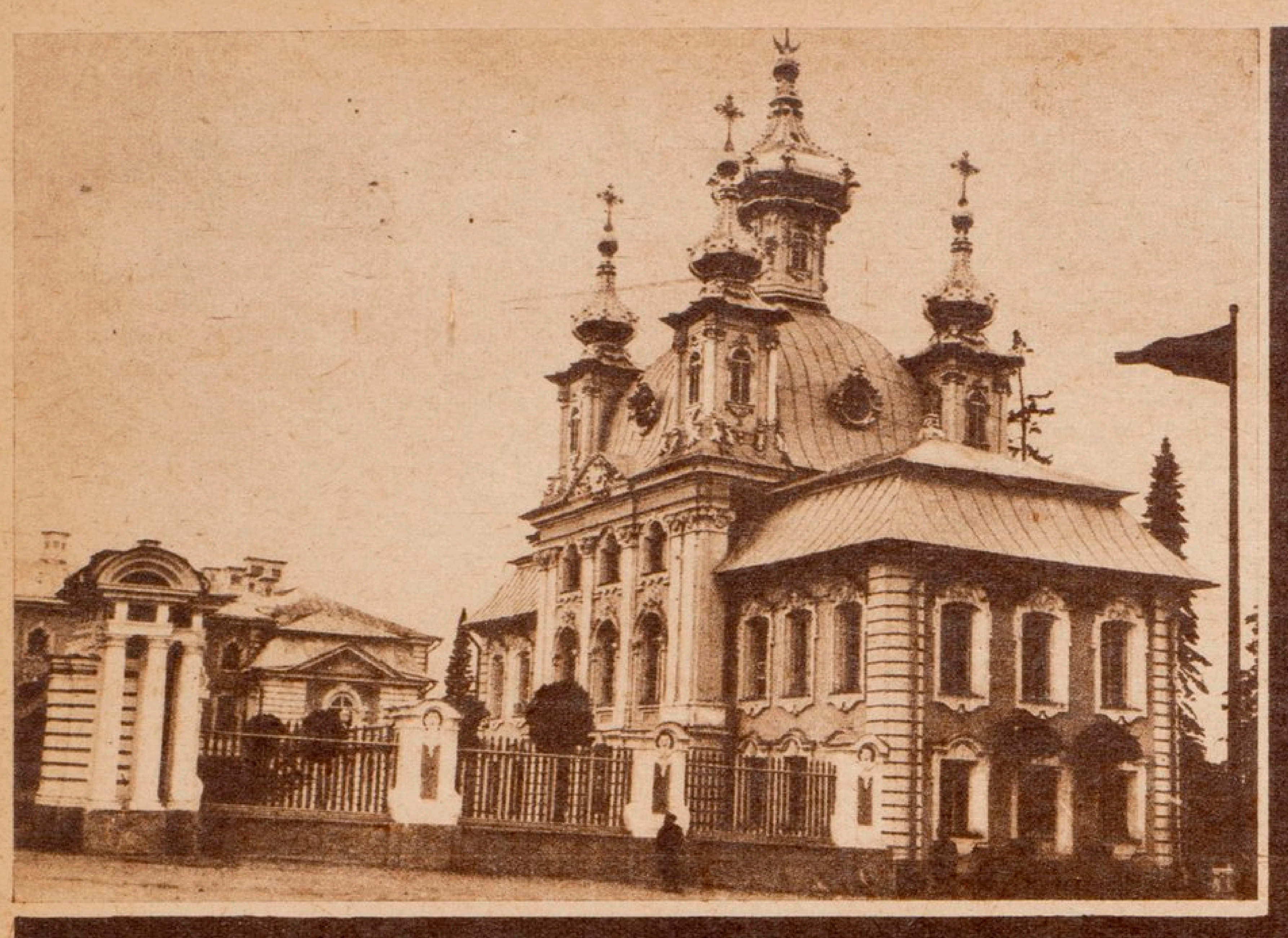
1914. — Winston Churchill se rend au palais de Buckingham où doit se tenir une séance critique du Cabinet. L'homme est le même. La démarche est moins dégagée.



1915. — Winston Churchill s'adresse aux ouvriers britanniques à l'occasion de l'inauguration du club pour les ouvriers des usines de munitions d'Enfield.



1915. — Winston Churchill en compagnie de Lloyd George. L'on est au mois d'octobre. Quelques semaines plus tard, Winston Churchill sera nommé ministre des Munitions.





La chapelle privée du palais de Tzarkoïe-Selo qui fut, autrefois, la résidence d'été des tsars et qui a été, en partie, transformée en musée.



L'une des promenades les plus fréquentées de Léningrad. D'une façon générale, la ville est des plus animées, bien qu'il n'y circule pas beaucoup de véhicules.



Les jardins de Peterhof, le Versailles russe du Nord, dont le style et les pièces d'eau rappellent la merveilleuse résidence des rois de France.



La rue principale de Léningrad. Au fond, on distingue le palais de l'Amirauté où siège le commandement de la flotte de la Baltique.

En marge de l'actualité

LENINGRAD, DEUXIEME CAPITALE DE L'U.R.S.S.

Le hasard d'une croisière en mer Baltique m'a permis, il y a quelques années, de visiter Leningrad — en touriste, bien entendu — mais accompagné d'un attaché à l' « Intourist », bureau officiel du tourisme en U.R.S.S.

Leningrad s'est présentée à nous comme une vaste, très vaste ville qui ne serait pas maritime. Rien d'un port dans le genre de Marseille, Bordeaux ou Alexandrie. Les quais, assez éloignés de la ville proprement dite, sont de construction récente et les monuments célèbres témoignent encore de l'éclat de l'époque tsariste, mais on remarque aussi les nouveaux quartiers, là où il n'y avait, sous l'ancien régime, que masures et terrains vagues.

La ville est animée, bien qu'il n'y circule pas beaucoup d'autos ni d'autobus. Les tramways, assez nombreux, sont pleins. Faisons une rapide visite au Palais d'hiver dont les grilles extérieures ont disparu, ce qui à mon sens rehausse la majesté de l'édifice.

Ce Palais d'hiver des tsars et l'Ermitage tout proche sont devenus des musées que l'on peut facilement classer parmi les plus beaux du monde et en tout cas parmi les plus riches. Le gouvernement soviétique a bien fait les choses, en vue d'éblouir les visiteurs russes ou étrangers ; il a aménagé une vaste salle, la salle du trésor où scintillent, dans les écrins, les plus belles parures, les plus riches diadèmes, les plus étincelants joyaux de la couronne. Je ne pourrais jamais oublier la fameuse selle toute brodée d'or et sertie de diamants, don du sultan Soliman le Grand au tsar contemporain.

Dans ces musées imposants, les œuvres d'art, les tableaux, les meubles sont classés par époques ; un aéropage d'érudits, d'artistes et de décorateurs s'ingénie à présenter les pièces dans toute leur beauté, d'une manière intelligente et judicieuse. Lors de ma visite, le travail avait été complété jusqu'au dix-neuvième siècle, les principaux pays d'Europe étaient représentés. Dans d'autres salles, les nouvelles acquisitions sont aussitôt exposées, le modernisme a un rang de faveur, Picasso voisine avec Manet, Monet, Corot, etc...

L'une des curiosités de Leningrad est la forteresse de Pierre et Paul dont l'enceinte imposante renferme une petite ville avec sa cathédrale, dans les caveaux de laquelle reposent les restes des tsars. Dans cette même forteresse, on nous montre encore les fameuses prisons de l'ancien régime.

On nous fit aussi visiter la cathédrale de St. Isaac, réputée comme la plus belle de Leningrad. Quoique désaffectée, elle n'en conserve pas moins toute sa beauté première, avec ses fresques et ses dorures, ses trumeaux, ses ornements et ses sculptures.

Cette cathédrale est l'une des plus belles du monde. Par la majesté de sa coupole, l'ensemble de ses lignes, elle ressemble étrangement au Panthéon de Paris.

Une journée est à peine suffisante pour parcourir les palais et les jardins de Destskoïe-Selo qui fut jadis le Tzarkoïe-Selo, la résidence d'été des tsars. Là aussi ce ne sont que musées et parcs pour enfants et adultes. On a conservé les appartements de Nicolas II dans l'état où ce souverain les avait quittés, on a même laissé sur le bureau du tsar toutes les photos des membres de sa famille telles qu'il les y avait disposées ; mais, par contre, les salles de fêtes et salles à manger sont devenues des musées.

On ne peut parler de Leningrad sans mentionner Peterhof, le Versailles du Nord. Là aussi les palais majestueux, les jardins et les pièces d'eau rappellent les merveilleux domaines des rois de France.

R. J. M.

Léningrad, ville que les troupes allemandes assiègent depuis près d'un mois, contrôle diverses routes importantes dont celles allant à Moscou, en Sibérie et à Mourmansk. La ville, à la défense de laquelle la population participe, est protégée par une ceinture de fortifications. Ses défenses s'appuient, à l'ouest, sur la flotte de la Baltique basée à Cronstadt.

Photos R.J.M.

Faut-il abolir

le black-out ?

Un des problèmes les plus ardus que les techniciens de la défense passive ont dû envisager a été celui de l'éclairage des centres habités. Faut-il les plonger dans l'obscurité totale dès la tombée de la nuit ? Ou bien vaut-il mieux se servir des lumières pour tromper un ennemi obligé à se tenir à cinq ou six mille mètres d'altitude ? Jusqu'à maintenant les belligérants ont opté pour la première de ces solutions. Au premier abord, le black-out semble constituer le meilleur garant de la sécurité des villes. Là-haut dans le ciel, l'aviateur qui regarde à travers le viseur de son lance-bombes ne distingue qu'un gouffre noir dans lequel se confondent les habitations des civils et les objectifs militaires.

Mais l'expérience a permis aux techniciens de noter les inconvénients du black-out. Plusieurs théories nouvelles ont pris corps.

Un expert aéronautique britannique, M. Noel Pemberton-Billing, s'est déclaré contre l'obscurcissement total des centres.

Les principales raisons qui militent en faveur de l'abolition du black-out sont les suivantes :

1° La ligne de séparation entre la mer et la terre ferme apparaît distinctement dans l'obscurité la plus noire.

2° Alors que le sol est plongé dans une obscurité mate, la surface des fleuves brille des mille clartés du ciel qu'elle reflète. Les cours d'eau sont nettement tracés.

3° La tâche des agents de la cinquième colonne est considérablement simplifiée par le black-out. Une simple batterie de poche suffit à un espion pour émettre des signaux lumineux.

4° Les rails de chemin de fer brillent comme d'interminables rubans argentés lorsque aucune lumière environnante n'en estompe l'éclat. Les locomotives sont facilement repérables par les lueurs qu'émettent leurs cheminées.

5° Les chasseurs de nuit ne peuvent pas opérer si le black-out interdit l'éclairage et le balisage des aérodromes.

6° Les communications dans la nuit noire sont ralenties. Les nerfs des conducteurs de divers véhicules sont continuellement tendus et subissent de rudes épreuves. Les accidents de la route qui ont pour cause directe le black-out ne se comptent plus.

7° Rien n'est plus sinistre qu'un raid dans le black-out. Les populations en sont encore plus terrorisées.

8° Quelques fusées éclairantes lancées par l'ennemi illuminent toute une région.

Existe-t-il un système de protection autre que l'obscurcissement total ? Avant de répondre à cette question, nous devons nous rappeler qu'il ne s'agit pas seulement de parer à tous les inconvénients que nous avons énumérés. Il faut avant tout penser aux exigences de la défense, qui consistent à dissimuler les objectifs militaires, à semer la confusion dans l'esprit de l'ennemi. C'est en se souciant constamment de ces différents buts à atteindre que M. Pemberton-Billing a mis au point son système de camouflage lumineux.

« ...Tous les automobilistes connaissent l'éblouissement provoqué par les grands phares d'une auto venant en sens inverse sur la route pendant la nuit. La visibilité, au delà de ces foyers lumineux qui vous aveuglent, est absolument nulle. Le système que je propose est basé sur ce principe. Seulement, l'éclat fixe des phares serait remplacé par des lumières oscillantes, dirigées vers le ciel. Un réseau lumineux ainsi constitué, couvrant toute la surface du pays, mettrait les aviateurs ennemis dans l'impossibilité de faire une distinction quelconque entre villes et campagne. Il n'est nullement nécessaire que les phares employés soient d'une puissance supérieure à ceux des automobiles de série. Ce qui est important, c'est de placer ces points lumineux sur tout le territoire. Ainsi, par exemple, l'Angleterre ne présenterait aux yeux des aviateurs ennemis qu'une masse confuse et effrayante de lumières intermittentes, derrière laquelle RIEN ne serait visible. A première vue, ma suggestion peut paraître impossible à réaliser. Couvrir de phares l'Angleterre ne doit pas être chose aisée. Et pourtant j'estime cela relativement facile. La surface de notre pays représente environ 50.000 milles carrés. D'après mes prévisions, il faudrait placer une source lumineuse dans le centre de chaque quart de mille carré. Ceci nous donne un total de 200.000 phares, ce qui évidemment ne représente pas un nombre fantastique. Quelques usines, travaillant à un rythme normal, produisent chaque année des millions de réflecteurs pour autos. Des centaines de milliers de propriétaires d'automobiles sont actuellement autorisés chez nous à circuler avec une seule lumière. Si seulement une partie de ces gens consentaient à se défaire du second phare de leur voiture, le nombre nécessaire nous serait vite fourni.

« C'est maintenant un fait acquis, et n'importe quel pilote en service actif confirmera ceci, que la chose la plus désagréable pour un aviateur c'est de voler dans un rayon lumineux projeté directement vers le haut. On imaginera aisément combien ce désagrément sera augmenté lorsque l'appareil devra survoler toute une nappe lumineuse et aveuglante.

« Les deux points essentiels de ce système consistent à employer des lampes qui s'allument par intermittences, et de les monter sur des balanciers qui leur donneront l'oscillation nécessaire pour intensifier la confusion optique.

« D'autre part, mon idée trouvera une application très intéressante dans le camouflage des lignes côtières. Quelques lumières placées à bord de petits bateaux peuvent rendre méconnaissable la côte d'Angleterre telle qu'elle est dessinée sur les cartes de l'ennemi. Les équipages de bombardiers ne sauraient plus à quel moment ils auront cessé de survoler la mer.

« Beaucoup d'objections surgiront quant aux difficultés d'installation et de manutention d'un système à appliquer sur une échelle si vaste. Mais je pense que ces objections tomberont d'elles-mêmes si l'on considère ce que nous coûte actuellement le black-out. J'estime qu'une demi-journée de notre budget de guerre actuel serait suffisante pour couvrir tous les frais d'une pareille initiative. Par ailleurs, plusieurs membres de notre « Home Guard », affectés à la surveillance et au fonctionnement des appareils, trouveraient là une occupation intelligente et utile. Quant à l'énergie électrique dépensée, elle ne constitue qu'une fraction minime de celle employée à l'éclairage de nos rues en temps de paix.

« Les pilotes de la R.A.F. ont déclaré avoir employé avec succès les fusées éclairantes, excepté lorsque des nuages bas ou bien le brouillard en réfléchissaient la lumière vers le haut. Il leur était impossible alors de distinguer les objectifs, dans le halo qui se formait. Ce que je préconise, c'est de constituer un halo semblable qui couvrirait en permanence tout le pays. Le grand avantage de la fusée est que le bombardier peut se cacher derrière l'émanation lumineuse qu'elle produit et qui aveugle les servants des pièces de la D.C.A., tout en affaiblissant la portée des réflecteurs. Pourquoi ne pas renverser cet avantage et cacher ainsi toute la contrée aux yeux de l'ennemi qui apparaîtra distinctement dans la réverbération ?

« Ainsi, au-dessous de cette couche protectrice de clarté, la population pourra tranquillement vaquer à ses occupations habituelles en employant un éclairage presque normal. Tous les dangers du black-out seront éliminés. Les travaux de sauvetage, les transports par rail ou par route pourront se dérouler avec le minimum de difficultés.

« De plus, nos chasseurs de nuit auront plus facilement raison des bombardiers ennemis, par le fait qu'ils les attaqueront d'en haut. Les appareils hostiles se détacheront nettement sur la nappe lumineuse qui s'étendra en dessous et seront facilement repérés par les défenseurs placés à une altitude supérieure.

« Il n'est point besoin d'insister sur le fait que l'illumination doit être uniformément distribuée sur les villes et la campagne, pour éviter de fournir des points de repère aux attaquants. »

* * *

En dehors de la théorie de M. Pemberton-Billing, des expériences non moins curieuses ont eu lieu récemment aux Etats-Unis. Les autorités civiles de New-York ont décidé que dans le cas d'une entrée en guerre de l'Amérique du Nord, la ville ne serait pas obscurcie. Au contraire, elle sera divisée en carreaux de différentes couleurs, les uns éclairés avec une intensité normale, les autres à demi plongés dans l'obscurité. Par le changement continuel des figures géométriques tracées, des couleurs et de la distribution de l'intensité lumineuse, il est possible de donner à une contrée un aspect qui, vu de haut, change radicalement tous les jours. De la sorte les pilotes ennemis sont complètement déroutés, et se trouvent dans l'impossibilité d'effectuer des vols de reconnaissance leur permettant de tirer des indications stables.

On estime actuellement qu'il est parfaitement inutile d'essayer de dissimuler une ville aux yeux des aviateurs ennemis. Au contraire, il est bien plus logique de la rendre plus apparente, en modifiant le tracé et le contour de ses lignes fondamentales. Cela empêchera le repérage d'objectifs notés à l'avance qui peuvent être facilement touchés malgré l'obscurité la plus parfaite.

LE PROBLEME DE L'HEURE

Pour comprendre L'EMPRUNT COTONNIER

Depuis plus de 50 ans, l'Egypte n'a pas fait d'emprunt.

En effet, après la consolidation de la Dette contractée sous le règne d'Ismaïl, les finances égyptiennes sont entrées dans une période de stabilité telle que le Trésor a pu accumuler un fonds de réserve très important qui atteignait, à un moment donné, plus de 40 millions de livres.

Aujourd'hui, après de multiples péripéties : pertes sur le coton, rachats de dettes foncières, avances à la Banque Misr, la réserve est de L.E. 27.945.000, dont 16.000.000 environ sont immédiatement négociables.

Cette réserve libre, comme on l'appelle, se compose de 8 millions et demi de titres de la Dette, 5 millions au comptant et plus de deux millions d'autres titres.

Et la dette de l'Egypte ?

Elle s'élève à ce jour à L.E. 55.250.460 d'Unifiée, L.E. 30.633.980 de Privilégiée, L.E. 3.773.220 de Tribut égyptien, L.E. 1.482.400 de Dette garantie et L.E. 2.535.920 de Tribut d'Egypte (ancien emprunt ottoman de Défense), soit au total L.E. 93.675.980.

Lorsqu'on dit que l'Egypte n'a pas emprunté depuis plus de 50 ans, on joue sur les mots, car lors du premier arrangement des dettes foncières, sous le ministère Sedky pacha, le gouvernement avait émis des bons du Trésor qu'il avait remis aux banques hypothécaires contre cession de leurs créances. De ces bons émis au pair et rapportant 4 1/2%, il reste encore en circulation pour L.E. 591.700. Ils ne sont pas considérés techniquement comme une dette d'Etat, s'agissant d'un crédit à court terme que les banques ont négocié.

* * *

Voilà où en sont jusqu'ici les dettes égyptiennes. Comparativement aux autres pays, où les dettes se chiffrent par centaines de millions sinon par milliards, l'Egypte est un pays aux finances saines, à la trésorerie aisée.

Pourquoi donc faut-il qu'à l'occasion du lancement d'un emprunt intérieur de 17 millions et demi de livres on fasse un tel bruit, que la presse, le Parlement, les milieux politiques discutent avec véhémence une question qui aurait pu, qui aurait dû être réglée avec une grande facilité ?

Ce problème qui a passé du terrain financier à l'arène politique ne rentre pas dans le cadre de cette étude.

Cependant, à un moment où les habitants de l'Egypte, capitalistes ou autres, vont être invités à souscrire à l'emprunt, nous avons jugé intéressant de consulter un expert qui, sur la demande des autorités, a étudié la question.

Cette personnalité financière nous dit : « Le gouvernement n'a soumis au Parlement qu'un projet l'autorisant à emprunter sur le marché intérieur, et éventuellement à l'extérieur, la somme de 17 millions et demi de livres nécessaires au financement de la moitié de la récolte cotonnière. Il n'a fixé dans son projet ni le taux auquel l'emprunt sera émis, ni sa durée, ni la valeur des titres, ces détails étant laissés à l'appréciation du ministère des Finances.

«Donc, jusqu'ici on est dans l'obscurité quant aux intentions du Trésor.

« Mais le ministère des Finances a chargé une commission composée de Moustapha El Sadek bey, M. Craig, Sani Lakani bey et d'autres fonctionnaires pour étudier ces détails et présenter un rapport.

« La National Bank ayant refusé, faute de moyens techniques et de personnel, de se charger de l'émission de l'emprunt, c'est le ministère des Finances qui s'en occupera. A cet effet, il aura à créer un grand service qui prendra le nom de « département de l'emprunt cotonnier. »

« La Commission préconise le lancement de l'emprunt au pair et suggère le taux de 4 1/2%. Comme les dettes gouvernementales, l'emprunt ne sera pas passible de l'impôt sur le revenu.

« Les titres seraient de 1.000 et de 100 livres, mais pour les souscriptions de moindre importance, les caisses d'épargne postales et bancaires seront autorisées à les accepter et à délivrer des « bons de participation » pour les montants souscrits. La somme globale sera ensuite placée par la poste et les banques en titres du nouvel emprunt.

« Enfin, toujours d'après la Commission, le remboursement de l'emprunt serait limité à trois ans, le gouvernement se réservant le droit de le repayer plus tôt, s'il le désire, ou si la situation le permet. »

Ce sont là les renseignements que nous fournit notre interlocuteur.

Mais il est certain, d'autre part, que dans un pays comme l'Egypte où la majorité de la population préfère placer ses économies en terres et en immeubles, il faudra une bonne campagne de publicité pour amener le propriétaire foncier, le négociant de province, le pensionnaire de l'Etat à souscrire au nouvel emprunt.

En France, en Angleterre, en Amérique, la majeure partie des emprunts gouvernementaux est couverte rapidement par les banques.

Néanmoins, depuis la guerre, surtout en Grande-Bretagne, c'est aux économies du public qu'on a recours. Car, pour éviter l'inflation, il faut que le peuple prête au gouvernement l'argent qu'il n'a pas dépensé.

On fait alors appel à son patriotisme : « Prêtez à l'Etat pour gagner la guerre » (Lend for Victory) et l'argent afflue.

Ici, l'emprunt sera lancé, ainsi que l'a déclaré le président du Conseil, pour venir en aide au fellah. Il faudra donc qu'on le sache. On devra avoir recours à des slogans comme : « Souscrivez à l'emprunt pour sauver le fellah », ou bien : « Il faut que le coton se vende si vous voulez vivre », ou encore : « Sans emprunt, votre coton vous restera sur les bras ! » avec des dessins appropriés pour frapper l'imagination du public.

Il faudra aussi, et surtout, que l'on fasse comprendre à la population qu'elle fait un placement garanti et par le coton et par les ressources de l'Etat, un placement avantageux qui lui sera remboursé dans un délai très limité et dont le titre pourra être vendu instantanément en Bourse en cas de besoin.

LE HEROS DU BLITZ D'IRAN

WAVELL le magicien

Le général Sir Archibald Wavell, commandant en chef de l'armée des Indes. La campagne d'Iran vient, une fois de plus, de le mettre en vedette. Agé de cinquante-huit ans, il compte de nombreux militaires parmi les siens. Sa famille s'appelait autrefois de Vauville et est d'origine normande. Parlant de lui, le général allemand von Keitel a dit : « Les Anglais n'ont qu'un seul bon général, mais il est très bon. »

Il sera dit que le général Sir Archibald Wavell aura été mêlé à tous les combats d'Orient. Après la Libye et l'Afrique Orientale, voici que la campagne d'Iran — une campagne de trois jours seulement — l'a mis une fois de plus en vedette.

Ecrivant, bien avant la guerre, dans le magazine de la Reichswehr, Keitel disait : « Les Britanniques n'ont qu'un seul bon général, mais il est très bon. » C'est de Wavell qu'il parlait.

A la veille de la grande poussée britannique en Libye, il n'avait pas plus de 20.000 hommes dans le désert occidental. Mais il opéra de telle sorte qu'il fit croire à Graziani que ses forces étaient supérieures aux 160.000 soldats dont disposait le maréchal italien.

On sait maintenant que pendant plusieurs jours, avant l'attaque, une force relativement minime se déplaça à grand fracas, traînant derrière elle des canons de bois, avec des tanks et des autos blindées également en bois. Les avions de reconnaissance fascistes devaient s'apercevoir de ces mouvements. Les troupes italiennes furent déplacées. Et pendant ce temps, rampant dans le sable, n'avançant que la nuit, les soldats de Wavell purent attaquer le camp de Maletti. Les Italiens, pris au saut du lit, n'eurent même pas le temps de se mettre devant leurs mitrailleuses. La ruse avait réussi.

Quelques heures plus tard, le général Wavell convoquait dans son cabinet au Caire les correspondants de guerre. C'était le 9 décembre 1940. « Messieurs, leur dit-il, ce matin à l'aube, nous avons attaqué le camp italien de Sidi-Barrani. » Il regarda une feuille de papier. « Je viens de recevoir, continua-t-il, le premier rapport du front. Il annonce que deux heures après l'attaque nous avions atteint notre premier objectif : Nibeiwah, fait des prisonniers et capturé un intéressant matériel de guerre. Les opérations continuent. »

Le général sourit, puis, se tournant vers les correspondants que cette nouvelle avait enthousiasmés, il fixa son monocle et leur demanda : « Il serait intéressant de savoir si l'un d'entre vous avait la moindre idée que nous allions attaquer. » Naturellement la réponse fut négative, bien que plusieurs des correspondants eussent été au front deux jours plus tôt.

Et voici comment l'attaque fut préparée : « Je regardais constamment une carte des positions italiennes qui se trouvait devant moi. Je me rendis compte que leur position était erronée et que nous pouvions les battre sur leur propre terrain avec des forces inférieures. M'étant convaincu de ceci, j'appelai les généraux O'Connor et Wilson et je leur expliquai mon plan. Tous deux me confirmèrent que l'action pouvait être tentée avec de bonnes chances de succès, tout en assurant nos communications et notre ravitaillement. Quelques jours plus tard, l'ordre d'aller de l'avant était donné. »

* * *

Dans une conférence à l'école de guerre, il y a cinq ans, le général Wavell décrivait ainsi le chef militaire idéal : « Il doit avoir ancré en lui l'esprit d'aventure et doit, comme le joueur, aimer le risque. »

Voici une autre de ses phrases : « Le fantassin doit être un mélange du braconnier, du voleur qui grimpe les conduites d'eau (catburglar) et du bandit (gunman). »

Le braconnier, le cambrioleur, le bandit doivent tout prévoir, tout calculer ; ils doivent joindre à un coup d'œil sûr une main ferme, des muscles solides et une agilité à toute épreuve. Des qualités essentielles pour un soldat moderne.

Ces théories, il les a toujours mises en pratique partout où il a passé.

Parlant un jour au cours d'une réunion au Caire, le général Wavell dit : « Chaque officier devrait passer au moins six mois dans la R.A.F. » Et comme on lui demandait pourquoi, il répondit : « Il faut beaucoup d'énergie, de doigté, de sang-froid et de ressources, pour faire la guerre dans les airs. Et ces qualités sont aussi essentielles dans la guerre sur terre. »

* * *

Né en 1883, celui qui devait devenir le général Sir Archibald Wavell fit la guerre des Boers. Il en revint avec la « Queen's Medal » surmontée de trois palmes. Puis il fut transféré dans les montagnes de la frontière nord-ouest de l'Inde.

Un jour, il s'intéressa à la Russie, obtint un congé d'un an. Il logea chez un professeur russe à Moscou afin d'apprendre la langue.

En 1911, alors qu'il était capitaine, il fut chargé par le War Office d'assister aux grandes manœuvres des armées tsaristes.

Vingt-cinq ans plus tard, Wavell devait revenir en Russie. Cette fois, il assista à des exercices de parachutistes russes. Et alors que tout le monde parlait d'exploits sportifs ne pouvant avoir aucune utilité dans une guerre effective, le War Office recevait du général de brigade Wavell un long rapport dans lequel il prévoyait déjà l'importance qu'allait avoir la nouvelle arme dans la guerre moderne. On ne le crut pas. Et ce fut un tort.

Il combattit en France et perdit l'œil gauche à Le Cateau. Depuis lors, il porte un monocle. Sa connaissance de la langue russe lui fit assumer de nombreux postes d'officier de liaison sur le front russe, jusqu'au moment où il fut transféré en Palestine pour se joindre à l'armée du général Allenby. Il termina la guerre comme général de brigade.

Le grand-père du général Wavell était le major général Arthur Goodall Wavell qui servit en Espagne et au Venezuela.

Son père, le major général Archibald Graham Wavell, combattit dans la guerre des Boers et fut, plus tard, nommé chef d'état-major en Irlande.

Le général Wavell fit connaissance avec l'Egypte, pour la première fois, alors qu'il avait six ans. Il se rendait avec son père aux Indes et débarqua à Port-Saïd.

* * *

Wavell devait revenir en Palestine avant la guerre. En 1938, alors que le pays était en pleine révolution, il fut nommé commandant des forces britanniques.

Il fallut la guerre et ses leçons pour faire ressortir les grandes ressources de l'homme. D'un calme à toute épreuve, il n'avait qu'un embryon d'armée à sa disposition dans le Moyen-Orient lorsque la défection de la France l'obligea à assumer seul la défense d'un empire qui s'étendait à une bonne partie de l'Afrique et de l'Asie.

Il se retira de la Somalie britannique, indéfendable à ce moment ; il laissa les Italiens avancer jusqu'à Sidi-Barrani.

Pendant ce temps, il prenait l'avion soit pour Londres, soit pour l'Afrique du Sud, soit pour Ankara, où il conférait avec les autorités militaires turques.

Dans son bureau, au quartier général, on le voyait circulant en bras de chemise, s'arrêtant un moment pour dire un mot à un officier subalterne, alors qu'il attendait une visite importante. A aucun moment, même dans les périodes les plus difficiles, on ne vit cet homme changer son mode de vie.

Le matin, il avait l'habitude de faire une longue promenade à cheval, le long des berges ombragées du Nil, à Guézireh. A son retour, il déjeunait et parcourait les journaux avant de se rendre à son cabinet où il travaillait ferme jusqu'à une heure. Mener la guerre n'était pas la seule tâche de ce général, il devait également s'occuper de problèmes aussi divers que l'approvisionnement, les transports, les relations avec les autorités égyptiennes, etc. On le voyait souvent arriver à la Présidence du Conseil pour fournir au chef du gouvernement égyptien un état détaillé sur la situation militaire.

Aux représentants de la presse qui l'interrogaient — souvent anxieusement — il répondait : « I am confident ». Et cette confiance, les événements l'ont prouvé, était basée.

* * *

On a prétendu que le général Wavell était écossais. Cette croyance est due au fait qu'il avait, comme son père avant lui, comme son fils actuellement, servi dans le « Black Watch », un régiment écossais.

Cependant, il a été démontré que le grand chef militaire est d'origine normande et qu'un de ses aïeux est venu en Angleterre avec Guillaume le Conquérant.

Il s'appelait Guillaume de Vauville. D'ailleurs, plus tard, les de Vauville furent connus sous le nom de Lords des Sept Vallées.

En 1400 on trouve des de Vauville dans le Sommerset.

Plus tard, le nom change. Il devient, suivant les lieux où a émigré cette famille, Wayville, Wauville, Weyvylle, Weyvyl et éventuellement Wavel.

* * *

Lady Wavell appartient également à une famille de militaires.

Le général et Lady Wavell ont quatre enfants : le capitaine Wavell et trois filles : Pamela, Joan et Felicity.

Pamela est une nurse diplômée. Quant à Felicity, qui travaillait au quartier général britannique du Caire, elle a un goût marqué pour l'aviation et possède sa licence de pilote. Joan était la secrétaire de son père.

Lady Wavell et ses trois filles, dont la popularité était grande dans la société cairote, sont parties récemment par la voie des airs pour rejoindre le général à Simla.

Durant l'autre guerre, Wavell et Graziani étaient alliés. Tous deux firent la conquête de l'oasis de Koufra et là ils échangèrent des cadeaux, chacun recevant de l'autre un couteau à cran d'arrêt.

Avant la guerre, les deux généraux passaient pour les plus grands experts dans la guerre au désert. Dans les milieux militaires, la renommée de Graziani était peut-être supérieure à celle de Wavell. Mais la pratique démontra que des deux camarades devenus ennemis, Wavell était le maître.



Sur le front d'Iran, le général Wavell s'entretient avec un officier supérieur russe. Le général Wavell est un familier de la Russie où il assista en 1936 aux grandes manœuvres soviétiques. Il rédigea à cette occasion un rapport sur l'importance des parachutistes.

IMAGES ACTUALITES



La plus récente photo de S.A.I. la Princesse Fawzia

Etant donné les liens qui existent entre la dynastie royale égyptienne et la dynastie impériale iranienne, la nouvelle de l'accord survenu entre le gouvernement iranien et les Alliés a été accueillie en Egypte avec une satisfaction plus vive qu'ailleurs. Voici, en marge des événements, l'une des plus récentes photographies de Son Altesse Impériale la Princesse Fawzia, épouse du Shahpour Mohamed Reza Pahlevi, et de sa fille. Les dernières nouvelles reçues de Téhéran annoncent que les membres de la famille impériale iranienne sont en bonne santé.

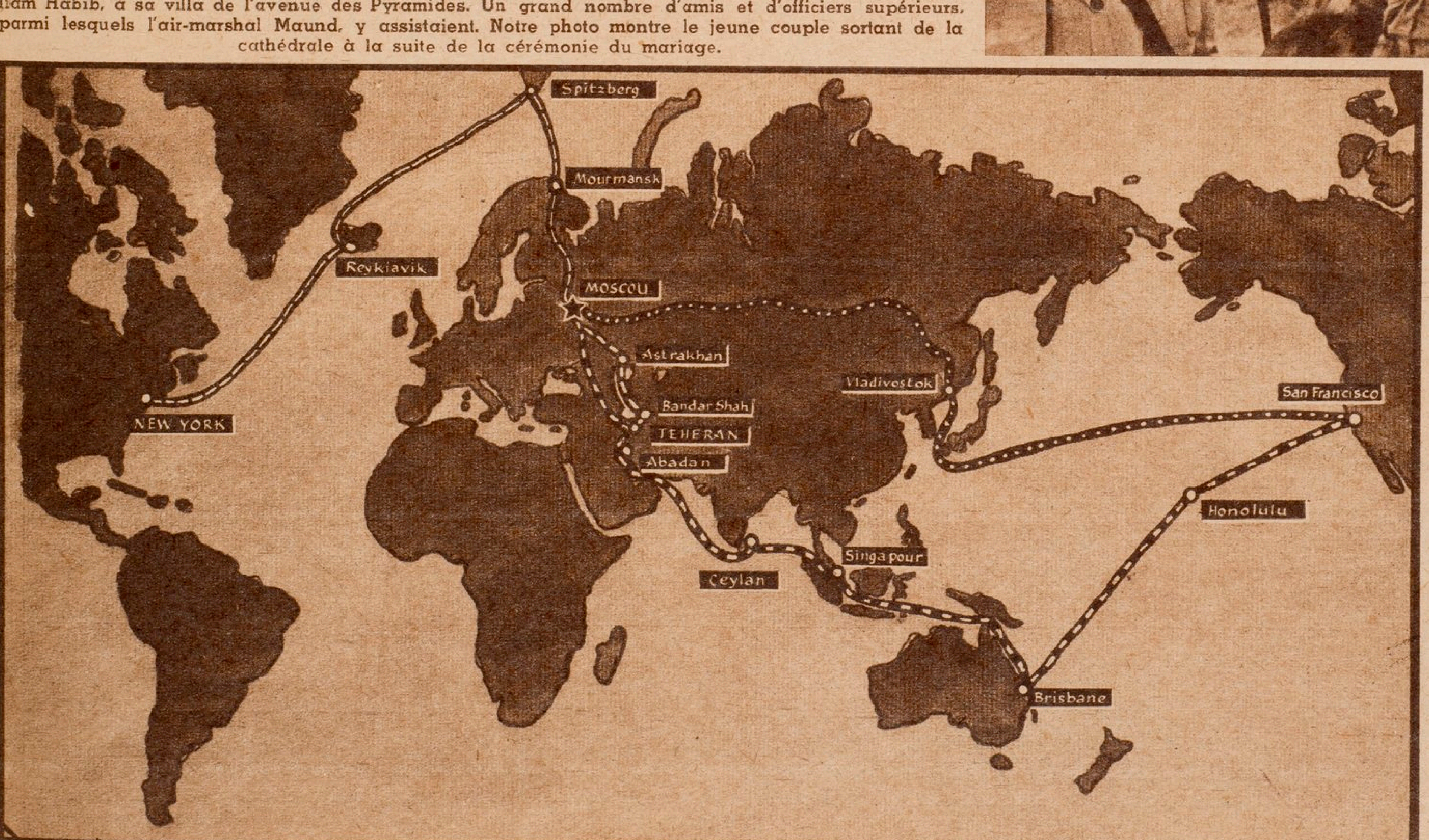


Un grand mariage

Le 9 septembre, à la « All Saints Cathedral », au Caire, a été célébré le mariage du lieutenant-aviateur F. W. Penn et de Mlle Cécile Habib, fille de feu M. Daoud Habib. Un grand nombre d'officiers de la R.A.F. étaient venus spécialement de leur camp de la zone du Canal pour assister à la cérémonie. Dans la soirée, une réception des plus réussies fut donnée par le frère de la mariée, M. William Habib, à sa villa de l'avenue des Pyramides. Un grand nombre d'amis et d'officiers supérieurs, parmi lesquels l'air-marshal Maund, y assistaient. Notre photo montre le jeune couple sortant de la cathédrale à la suite de la cérémonie du mariage.

La campagne d'Iran

Dans la région de Bandar-Shahpour, un officier iranien fait prisonnier s'entretient, dans un avant-poste, avec un officier britannique par le truchement d'un interprète. Alentour, les combats font rage.



Les trois routes de ravitaillement de la Russie

La question du ravitaillement de la Russie en matériel de guerre américain et britannique est actuellement à l'ordre du jour. Pour assurer ce ravitaillement, il existe trois routes principales que l'on voit représentées sur cette carte. La première va de San-Francisco à Moscou par Vladivostok. La seconde, qui part également de San-Francisco, passe par Honolulu, Brisbane, Singapour, Ceylan, puis — à travers Abadan, Téhéran, Bandar Shah et Astrakhan, en Iran — aboutit à Moscou. La troisième part de New-York et passe par Reykiavik, le Spitzberg et Mourmansk. Cette carte permet de se rendre compte à quel point l'occupation de l'Iran et celle, plus récente, du Spitzberg par les Alliés facilitent la question du ravitaillement de la Russie.

Des amis d' « Images » ont organisé la première partie de hockey de plage à Alexandrie dimanche dernier. R. va shooter malgré les efforts de son adversaire enturbannée. Les équipiers, lassés, observent le jeu un peu mollement, au gré des spectateurs.

"Images" lance un nouveau jeu : LE HOCKEY DE PLAGE



La prise d'armes, balais croisés au-dessus de la tête de l'arbitre solennel. Les joueurs sont-ils tous là ? Il manque un équipier. Qu'attend-il pour jurer sa foi devant la plage attentive ?

Goal
Goal
Zone neutre
18 m.
Point de départ
25 m.

Comment doit être aménagé un terrain de hockey à la plage. Il s'agit d'aménager un rectangle de 25 mètres de long sur 18 mètres de large. Le côté de 25 mètres doit donner sur la mer. Un second rectangle de 15 mètres de long et de 8 de large, pratiqué à l'intérieur, constituera une zone neutre et donnera au terrain la forme en « U » désirée.

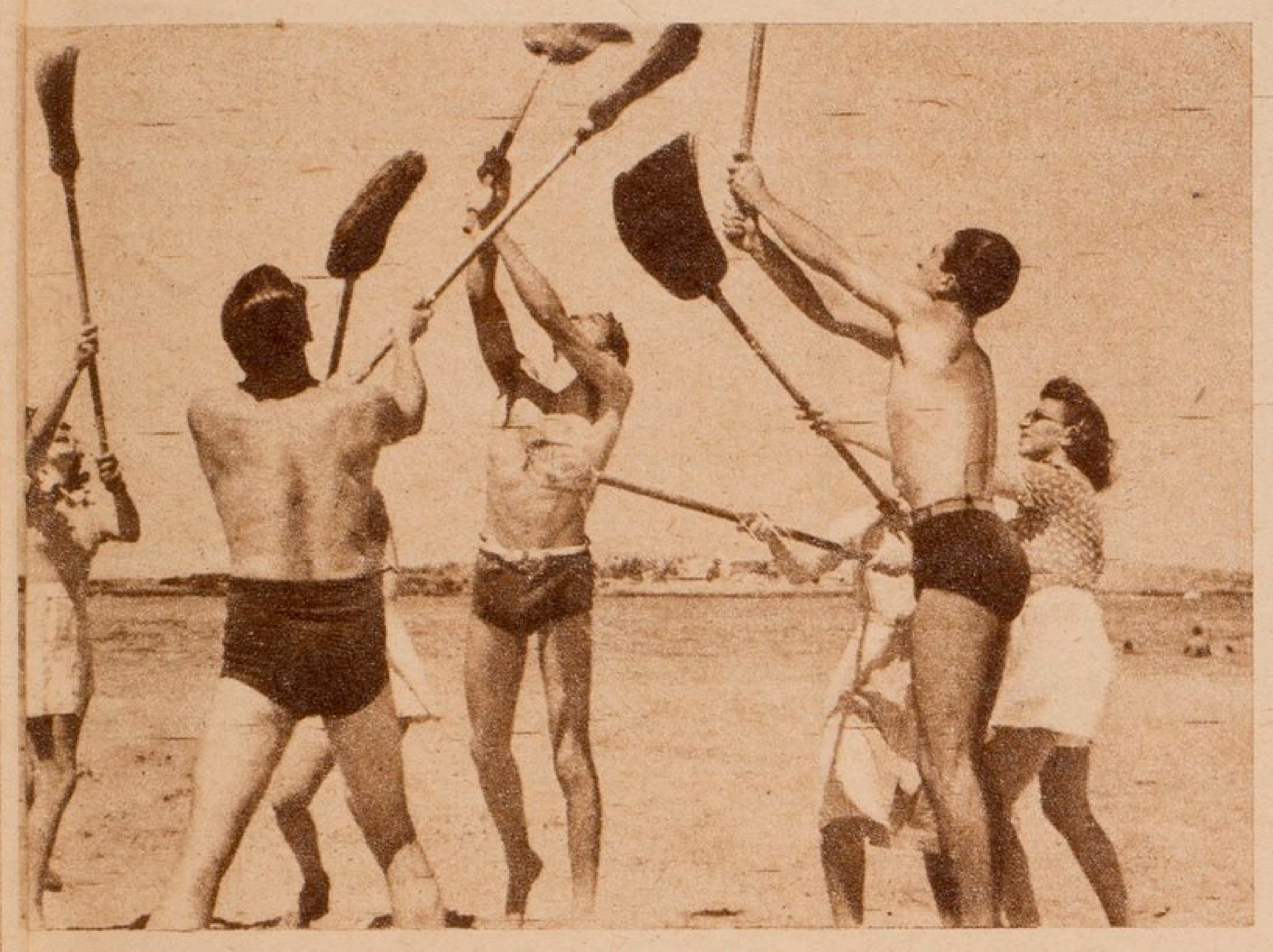
Le hockey de plage est le plus simple et le plus amusant des jeux de plage. Un équipement rudimentaire, un balai par personne et un gros ballon, des règles faciles, vous donneront toute la joie que vous voyez peinte sur les visages de ces jeunes Alexandrins, enthousiasmés par la nouvelle idée, qui se donnent à cœur joie aux péripéties du hockey. Maniant leur balai avec la dextérité de balayeurs professionnels, ils chassent le ballon avec énergie. C'est qu'il faut l'envoyer dans le but de l'adversaire qui se trouve au bord de la mer... Mais voici les règles du nouveau jeu qui, nous disent les magazines, fait fureur à Hollywood.

Il faut tracer sur le sable un grand terrain en forme d' « U », c'est-à-dire un grand rectangle dont un côté, long de 25 mètres environ, est sur la mer. Les petits côtés du rectangle ont 18 mètres. A l'intérieur, un second rectangle, long de 15 mètres et profond de 8, donne au terrain cette apparence d' « U ». Ce qui est curieux dans ce jeu, c'est que les buts, les « goals », sont tous deux sur la mer, et sont séparés par le petit rectangle qui borde la mer lui aussi. Ce petit rectangle est zone neutre. On peut, à l'intérieur de chaque côté sur la mer, large de 5 mètres environ, tracer les limites d'un but plus étroit. Si les joueurs sont très expérimentés, il sera nécessaire de le faire, car l'ouverture des goals serait trop large. On peut aussi marquer ces goals par deux bâtons piqués dans le sol, ce qui serait préférable. La balle est placée au milieu du terrain et les deux équipes essaient de jeter le ballon dans le goal adverse, ce qui forcera l'équipe à le chercher dans l'eau. Si le coup est assez fort, le ballon ira loin, la baignade des perdants rendra le triomphe de leurs adversaires plus sensible.

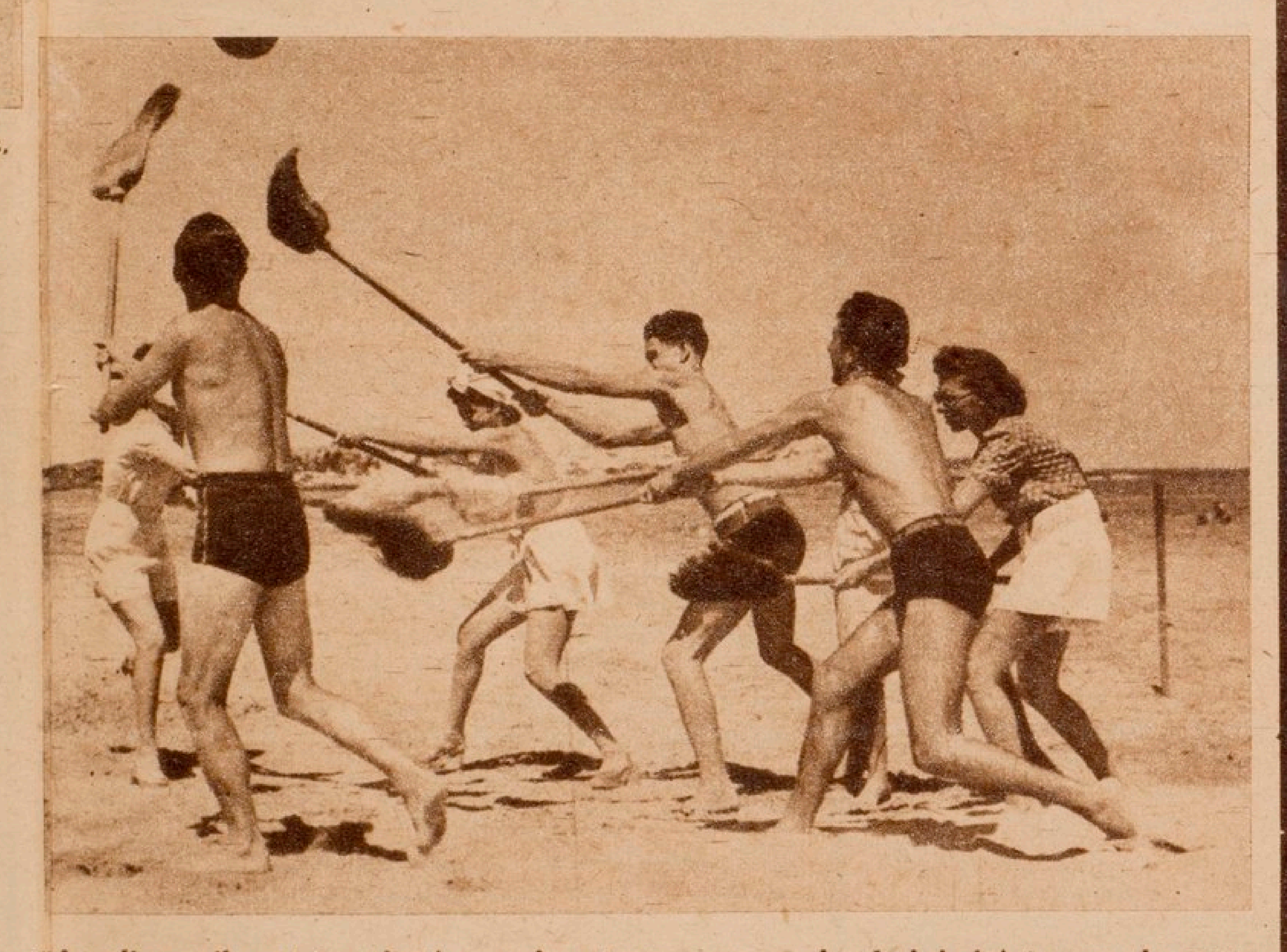
Les deux équipes sont composées de 4 à 11 joueurs. N'oubliez pas de frapper trois fois vos crosses avant de commencer le jeu et d'organiser les mouvements de vos équipiers, car la mêlée posera des problèmes inextricables à l'arbitre. Il faut « balayer » le ballon sans lever la crosse, sauf s'il est dans l'air ; il est alors permis de le frapper avec toute la vigueur désirable. Et la règle du hockey, que le joueur qui s'est emparé de la balle doit être en ligne avec ses coéquipiers pour « shooter » au but, devrait être observée. Si la balle sort du camp ou traverse la zone neutre centrale, elle est remise dans le jeu par l'équipe adverse. Il n'est pas interdit de se donner des coups de balai à titre d'amitié, ou de se frotter le dos pour enlever le sable qui colle après une chute. Il est très élégant de tomber sur un drive « bolide ». Si le coup marque, le héros est porté en triomphe, mais gare aux adversaires qui pourraient diriger la procession traitreusement vers l'eau profonde !

La technique du hockey de plage est aussi difficile que celle des autres hockeys. Nos joueurs disaient même que certaines difficultés supplémentaires s'y ajoutaient, dues à la souplesse des balais qui caressaient la balle sans la faire avancer quand une crosse adverse (autrement dit un manche à balai) s'opposait à sa course. La qualité du balai a une grosse importance. Plus il est vieux et sec, plus il répond sûrement à la pression de son maître. C'est tout. Tâchez, amis lecteurs, de perfectionner la science du jeu et de nous en faire part. Si vous montrez assez d'entrain, nous essaierons d'organiser des concours que patronneront les grands de la plage...

eux chefs d'équipe ont frappé leurs crosses l'une contre l'autre. A la troisième ils ont pris leur élan avec une vigueur simultanée. Le ballon n'a pas bougé. Mais les équipiers veillent.



allon a bondi. Tous les joueurs à la fois veulent shooter, car l'occasion est trop e. L'attente sur le sable mou les a énervés et Mademoiselle Modaï brandit frénétiquement sa crosse en signe de joie.



bondi, car ils ont tous joué en même temps, comme les balais joints vous le mon- Le grand R., quatrième à droite sur la photo, plus adroit que les autres, suit la balle.



arque un but sensationnel, dans un plongeon héroïque. L'équipe adverse, penaude, devra le chercher au large.

LE «VOLLEY-BALL» A SIDI-BISHR

Le « volley-ball » est l'un des jeux les plus répandus sur les plages. A Sidi-Bishr, notamment, il semble être entré dans les mœurs des baigneurs. Son grand succès réside, peut-être, dans le fait qu'il oblige ceux qui s'y adonnent à faire une série de gestes qui leur permettent d'emmagasiner d'énormes provisions d'air marin. Quoi qu'il en soit, le « volley-ball » exige une installation assez complexe et les joueurs doivent, avant tout, posséder un filet. Sa vogue résistera-t-elle devant l'assaut que le hockey compte lui livrer ?



Mademoiselle Y. L. jette le ballon de ses paumes ouvertes, avec succès...

A l'autre extrémité de la plage, une forte équipe de volley-ball s'entraîne tous les dimanches. Maîtresse de la « passe », elle fait voler le ballon avec légèreté au-dessus d'un haut filet.



...Tandis que son adversaire, dans un saut arqué en arrière, « rate » sa passe.

DAKAR TREMPLIN IDEAL VERS L'AMERIQUE LATINE



Une vue générale du port de Dakar. Protégé par une île et deux brise-lames, il est des mieux aménagés. Il peut recevoir de gros bateaux et possède des docks modernes ainsi que d'excellents mouillages.

Tous ceux qui reviennent de Dakar gardent le souvenir des vautours et des lézards qui infestent cette ville. Les premiers décrivent éternellement des cercles dans le ciel, dans l'espoir d'apercevoir une charogne ; les autres, parés de rouge, de jaune ou de bleu, grimpent sur les murs et les arbres, et traversent les rues en éclair.

Le souvenir de ces caractéristiques principales de la ville est difficilement conciliable avec celui de l'importance de Dakar dans le domaine international. Car, par sa situation à l'extrémité de la proéminence occidentale de l'Afrique, elle constitue aujourd'hui un objectif stratégique de premier ordre. Dakar contrôle toute l'Afrique-Occidentale française, immense étendue mesurant près de 1.500.000 milles carrés. **De son port, une force d'occupation pourrait lancer des attaques sur les convois britanniques en route vers Le Cap ou venant de Buenos-Ayres.** Le Brésil se trouve par delà l'océan à une distance de 1.862 milles seulement (moins de dix heures d'avion). **C'est donc de Dakar que partirait toute attaque sur l'Amérique du Sud.**

Jusqu'au moment de l'effondrement de la France, Dakar demeura en dehors de la guerre. Les flottes française et britannique qui avaient pris en chasse le « Graf von Spee » y firent de fréquentes escales. Le jour de l'armistice, toute la population de Dakar désirait la poursuite de la guerre contre l'Allemagne. Mais l'Afrique française du Nord suivit les ordres défaitistes de Bordeaux et de Vichy, et force fut aux habitants de Dakar de faire de même. Et lorsque, deux mois plus tard, les forces du général de Gaulle se présentèrent devant la ville, elles furent accueillies par le feu de leurs compatriotes, commandés par des dirigeants qui s'étaient ralliés à la politique de Vichy.

42.000 habitants

Comme ville, Dakar, avec sa population d'environ 42.000 habitants, ressemble à toute autre ville coloniale, sans beauté et sans pittoresque. Sa principale raison d'exister est l'administration coloniale et le commerce.

Il y a deux saisons seulement à Dakar : été et hiver. L'été va de juin à octobre, et pendant cette période de l'année la chaleur est terrible. De neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, Dakar est une ville morte, battue par un soleil si fort que les Européens doivent porter le casque, et envahie par une lumière si intense que le port des lunettes fumées est indispensable. Comme dans tous les pays tropicaux, le soleil se lève et se couche sans aube ni crépuscule ; la nuit tombe en quelques minutes. Mais même après le coucher du soleil, la chaleur continue à sévir. Il pleut chaque jour à Dakar pendant l'été. L'humidité, dans ce climat où la malaria règne, semble augmenter la chaleur. De novembre à mai, le climat est frais et sain.

De temps en temps, des ouragans déferlent sur toute la région de Dakar ; le ciel devient soudainement noir, la mer passe du bleu foncé au gris-noir et un fort vent se lève. La tempête déchaîne les flots et chacun s'abrite pendant que la tornade et la pluie font rage. Le tout ne dure pas plus d'une demi-heure généralement, mais des accidents sont souvent enregistrés ainsi que des dommages aux habitations. Lorsque l'ouragan est passé, des centaines d'enfants complètement nus sillonnent les rues inondées et s'ébattent avec des cris de joie dans les flaques d'eau qui seront desséchées une heure plus tard.

Un port banal...

Vu de haut, Dakar apparaît comme une étendue de constructions basses qui du port étirent jusqu'aux terres hautes et s'arrêtent à la lisière de la brousse où gît une collection indescriptible de cabanes indigènes. Un mille plus loin grouillent les huttes en paille, habitées par les populations de l'arrière-pays. La plupart des blancs, y compris les employés de comptoires commerciaux et les fonctionnaires du gouvernement, habitent le « Plateau », à une certaine distance de la côte où des rues bien tracées sont bordées par des maisons avenantes, des jardins tropicaux et des murs couverts par des bougainvilliers écarlates.

Sur ces hauteurs d'où on domine la baie, trois édifices se détachent : la résidence du Gouvernement construite en pierres qu'on fit venir de France, le Lycée Van Vollanhoven qui perpétue le nom d'un gouverneur colonial français, et la cathédrale, merveilleuse reproduction en stuc rouge de style soudanais.

Vers le port, le vieux Dakar, mélange d'habitations et de boutiques, étale une laideur qui contraste avec la coquetterie de la ville haute. Le grand marché, où les indigènes de l'intérieur viennent offrir des citrons, des mangues, des fruits tropicaux et des légumes de toutes sortes, est constamment envahi par une poussière insupportable.

...mais bien aménagé

Le port lui-même est vaste et bien protégé par une île et deux brise-lames. Il peut recevoir de gros bateaux et possède des docks modernes ainsi que de bons mouillages. Une ligne de chemin de fer longe la côte, vers le nord jusqu'à Saint-Louis et vers l'intérieur jusqu'à Kayes sur le Sénégal supérieur, et jusqu'à Bamako sur le Niger.

L'industrie est inexistante à Dakar, si l'on excepte une petite brasserie qui fournit la population locale.

La vie pour les Européens est d'une monotonie exaspérante. Pour toute distraction, en dehors du traditionnel club colonial dans lequel on peut jouer au bridge, ils doivent se contenter de spectacles cinématographiques de dernier ordre. Un seul journal, le « Paris-Dakar », sert l'information, mais il n'a généralement pas grand'chose à dire. Le seul sport praticable est la chasse à la gazelle ou aux cochons sauvages dans les forêts de l'intérieur ; mais le manque de benzine constitue un empêchement sérieux pour ce genre de divertissement. Sur la côte, on pêche des poissons appelés « capitaines » ou « mussolinis » lesquels, dit-on, ressemblent étrangement au Duce.

Dakar est gouverné par un gouverneur général qui dépend du ministère des Colonies, mais qui dispose de pouvoirs assez étendus. Vichy demeure en contact avec Dakar par câble ou par radio.

Les communications maritimes sont devenues lentes et irrégulières. Toutefois, un service aérien continue à fonctionner entre Dakar et Casablanca et de Casablanca, bien entendu, à Vichy, Paris et Berlin.

Dakar est vulnérable

Les Allemands ont en maintes occasions démontré tout l'intérêt qu'ils portent à Dakar. Il est certain que l'occupation par l'Allemagne de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc serait le prélude d'une poussée vers Dakar, qui est à 1.700 milles de Casablanca. Une colonne motorisée partant d'Agadir dans le Sud marocain, longeant la frontière du Rio de Oro espagnol, pourrait se servir d'une route construite par les Français pour parvenir à Saint-Louis. Cette route, en réalité une piste, est loin d'être parfaite, mais elle pourrait supporter facilement des tanks légers. Elle traverse le désert où les postes de ravitaillement sont très rares, et le désert de Mauritanie est un des plus chauds et des plus arides que l'on connaisse. Il y a aussi le danger de s'égarer ou d'être attaqué par les indigènes. Néanmoins une colonne blindée a des chances de passer.

De Saint-Louis à Dakar, trois chemins sont possibles : le chemin de fer, la côte qui permettrait le passage d'automobiles et une voie carrossable qui conviendrait aux chars légers.

Une expédition contre Dakar ne rencontrerait qu'une résistance très faible de la part de la garnison de la ville, car si les troupes y sont en nombre, le matériel moderne fait entièrement défaut : pas de tanks, pas de canons anti-chars, pas d'avions ou de bombes. Les batteries côtières sont assez puissantes pour pouvoir repousser un envahisseur du côté de la mer. Mais une attaque par terre, malgré la possibilité de recevoir quelques renforts aériens d'Afrique du Nord, trouverait Dakar virtuellement sans défense.

La ville est également vulnérable du point de vue du ravitaillement. Presque toute la nourriture de Dakar arrive par mer : bananes de la Guinée, pommes de terre et autres denrées du Maroc, viande de l'Amérique du Sud. Si ces lignes venaient à être coupées, Dakar mourrait de faim en très peu de temps.

Son importance stratégique

Une fois installés, les Allemands se trouveraient en excellente position pour attaquer deux lignes importantes qui assurent le ravitaillement de la Grande-Bretagne : la route de Londres à Buenos-Ayres et celle du Cap.

Toutefois les Allemands auraient à faire face au grave problème du carburant dont le stockage serait facile à Dakar, mais non pas l'importation.

La colonie allemande n'a jamais été importante dans cette région. Même après la défaite française, les essais d'infiltration des nazis et des Italiens ne furent pas considérables. Après la tentative du général de Gaulle en septembre dernier, le gouverneur général déclara : « J'ai défendu Dakar contre les Anglais, et je n'accepterai pas que des Allemands s'introduisent ici ». A ce moment, les Allemands étaient attendus, mais ils ne vinrent pas. Depuis, des infiltrations ont dû se produire, avec la bénédiction du gouvernement de Vichy. Aujourd'hui, la ville ne peut tenir tête pour longtemps à une attaque de troupes mécanisées ou à une vague de bombardiers en piqué.

Les Anglais se sont abstenus d'employer l'une et l'autre. Mais on peut compter que les Allemands n'hésiteront pas à y avoir recours, à moins que le gouvernement de Vichy ne cède Dakar, comme il l'a fait pour les bases indochinoises.



L'importance stratégique de Dakar apparaît parfaitement sur cette carte. De Dakar, les Allemands seraient en mesure d'attaquer deux des grandes lignes de ravitaillement de l'Angleterre : la route du Cap et celle de Londres à Buenos-Ayres. Ils pourraient, de même, tenter une poussée en direction du continent américain.

CHURCHILL partisan de la surprise...

(Suite de la page 4)

Il avait la dent dure alors. Quand on eut objecté qu'en accumulant des tanks à ce point-là, l'ennemi ne manquerait pas d'avoir vent de cette arme, de sa construction, de sa préparation, il répliqua avec une fougue juvénile que *si le grand état-major dépensait un dixième de l'effort qu'il consacrait à préparer de vieilles offensives démodées ou un vingtième de l'influence dont il faisait usage pour forcer des ministres mal disposés à sanctionner ces offensives, tous les problèmes pourraient être résolus tambour battant.*

M. Tuohy prend bien soin de nous faire remarquer que s'il nous raconte ainsi des histoires assez peu orthodoxes, c'est pour montrer combien le Premier actuel avait déjà raison, il y a longtemps, en fait de questions vitales. C'est pour affirmer que si quelque arme nouvelle se présente cette fois sur notre chemin on s'en servira convenablement et qu'on saisira au bond les inventions et les nouvelles chances pour les développer.

Descentes navales par surprise

Il est encore spécialement intéressant aujourd'hui de considérer la doctrine « churchillienne » de la guerre amphibie telle qu'il la conçut dans les affres de « la dernière ». Cela l'exaspérait *que les stratèges d'un peuple insulaire gratifié de la puissance navale ne réussissent pas à en tirer parti offensivement.*

Le succès de descentes amphibies dépend de ce qu'on transporte sur place des forces supérieures en temps voulu et de ce qu'on renforce ensuite ces forces plus vite que l'ennemi. Ici les défenseurs se trouvent lourdement désavantagés. Même quand une expédition a pris la mer, l'ennemi ne peut être sûr de sa destination. Les assaillants amphibies peuvent avoir en tête des débarquements alternatifs, ils peuvent feindre et tromper, et même modifier leur plan. Les défenseurs ne peuvent qu'attendre jusqu'à ce qu'ils soient attaqués. Ce n'est qu'alors qu'ils peuvent transporter des forces sur le théâtre de l'agression. Et c'est une longue histoire avec les armées d'aujourd'hui. Et pendant que cela s'accomplit, que ne peuvent faire les envahisseurs grâce à des raids à travers le pays, à l'occupation de points importants, à la destruction d'hommes et d'approvisionnements ! M. Churchill déclare que tout cela aurait dû être fait pendant l'été de 1915.

Un rapprochement encourageant

Encore une fois, en ce qui est essentiel, Churchill est toujours le même, toujours aussi énergique et aussi clairvoyant. Il est à ce propos curieux de relire ce passage du discours qu'il prononça en novembre 1915 en quittant volontairement le pouvoir. Saisissante similitude des situations et merveilleuse unité de l'homme appelé à y faire face à vingt ans de distance :

« Dans cette guerre, les tendances sont de beaucoup plus importantes que les épisodes. Il n'est pas nécessaire pour nous, afin de gagner cette guerre, de repousser les lignes allemandes à travers tout le territoire qu'ils ont absorbé ou de les percer. Tandis que leurs lignes s'étendent bien au delà de leurs frontières et que leur drapeau flotte sur les capitales conquises et les provinces subjuguées, tandis que toutes les apparences du succès militaire accompagnent leurs armes, les Allemands peuvent être battus plus fatalement dans la seconde ou la troisième année de la guerre que si les armées alliées étaient entrées à Berlin pendant la première. Il est sans doute déconcertant pour nous de constater que le gouvernement d'un Etat comme la Bulgarie est convaincu après un impartial examen des chances que la victoire ira aux puissances centrales. Tous les petits Etats sont hypnotisés par la pompe et la précision militaires allemandes. Ils voient l'éclat de l'épisode, mais ils ne voient pas ou ne réalisent pas la capacité des anciennes et puissantes nations à endurer l'adversité, à accepter les désappointements et les fautes de direction, à recréer et à renouveler leurs forces et à s'avancer avec une obstination sans bornes à travers des sacrifices sans bornes jusqu'à ce que leur tâche soit achevée.

1915-1941, quel poignant mais aussi quel encourageant rapprochement nous offre l'Histoire !

CHASSEURS DE NUIT



Dans le ciel britannique, un Defiant attaque de nuit un Heinkel 111. Les canons dont sa tourelle est armée permettent au Defiant d'attaquer l'appareil ennemi par-dessous, attaque que les avions allemands peuvent difficilement affronter.

→ Le pilote à son poste. Grâce aux « lunettes d'adaptation » qu'il portait jusqu'au moment du raid, il peut distinguer avec facilité les moindres détails de la nuit.

← Ci-contre : un Beaufighter en plein vol.

→ Ci-contre : un Beaufighter prêt à prendre l'air.

Le ciel du Moyen-Orient est, depuis quelque temps, tout comme celui d'Angleterre, témoin de combats de nuit entre les avions britanniques et ceux de l'Axe. La R.A.F. du Moyen-Orient est parfaitement équipée pour ce genre d'assauts. Elle a été dernièrement pourvue d'avions du type Beaufighter qui, aux côtés des Defiants et des Hawker Hurricane, sont en train de gagner — dans le ciel d'Europe — la bataille de la nuit, tout comme ils ont gagné celle du jour. Puissamment armé, ayant une vitesse et un rayon d'action supérieurs à ceux des avions des modèles courants, le Beaufighter est un chasseur de nuit de grande classe qui, dans le ciel du Moyen-Orient, inflige à la Luftwaffe des pertes de plus en plus sérieuses.

Pourvu de réservoirs spécialement conçus pour le désert, le Beaufighter possède quatre canons installés dans le fuselage et six mitrailleuses attachées à ses ailes. Il a un rayon d'action de 1.500 milles et peut faire le trajet Angleterre-Berlin sans la moindre difficulté. Il a une vitesse de 330 milles à l'heure et développe une force de 1.400 chevaux-vapeur.

La chasse de nuit a fait des progrès considérables en Angleterre depuis le mois d'octobre de l'année dernière, date à laquelle le premier Heinkel 111 fut abattu dans un comté de l'Est au cours d'un combat de nuit. Durant le mois de mai de cette année, cent avions ennemis ont été descendus par la chasse de nuit britannique. Celle-ci a également fait, dans le Moyen-Orient, des progrès appréciables. Récemment encore, les chasseurs de nuit britanniques ont abattu deux Junkers allemands sur le canal de Suez.

Les combats de nuit comportent diverses particularités qui les distinguent des combats de jour. Les avions qui y participent doivent avoir un rayon d'action très développé. Ils doivent pouvoir tenir l'air aussi longtemps que possible. Le repérage d'un avion ennemi, durant la nuit, exige beaucoup de temps et de patience.

NOS CONTES

L'INDICE

La nurse de service poussa un soupir de soulagement à l'apparition de Molly O'Rourke.

— Vous arrivez à point, Miss Molly ! s'exclama-t-elle en allant à sa rencontre. Je n'arrive pas à faire entendre raison au n° 14 ! Il veut absolument se lever malgré la défense expresse du docteur.

Le regard de Molly fit rapidement le tour de la grande salle d'hôpital. Elle vit le n° 14 assis sur son lit, la tête entourée de pansements et la mine défaite.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Un certain George Fothergill. Il a eu un accident d'automobile. Quelques contusions et une blessure assez sérieuse à la tête. Le docteur tient à le garder sous observation un ou deux jours.

— Bon. Je vais essayer de lui parler.

— Bonjour ! fit-elle gentiment en s'asseyant au bord du lit voisin. Comment vous sentez-vous à présent ?

— Très bien, je vous remercie, fit-il en froissant nerveusement ses draps.

— Je voudrais m'en aller, ajouta-t-il.

— Pourquoi ? Vous n'êtes pas encore remis de votre accident. Il serait plus prudent d'attendre encore un jour ou deux...

La jeune nurse parlait d'une voix douce et persuasive.

— C'est impossible, fit le blessé en hochant tristement la tête. Je regrette de paraître discourtois, mais il faut absolument que je sorte d'ici aujourd'hui même.

Le regard à la fois sincère et anxieux des yeux gris plut à Molly.

— Nous ne pouvons naturellement pas vous garder ici malgré vous, fit-elle doucement, mais réfléchissez bien avant de prendre une décision, car votre blessure pourrait se rouvrir. Si vous voulez me confier la raison qui vous pousse à quitter aujourd'hui l'hôpital au détriment de votre santé, je pourrais peut-être vous aider.

Les paroles de Molly s'accompagnaient d'une si jolie expression de son honnête petit visage, que le jeune homme parut ébranlé.

— Eh bien ! fit-il au bout d'un moment, je vous prie de transmettre un message téléphonique à Mrs Rapley, Markton Lodge, Delphsham. J'ignore son numéro. Dites-lui tout simplement que je me trouve à l'hôpital et que je désire la voir au plus tôt. C'est tout. Puis-je compter sur votre entière discrétion ? ajouta-t-il en regardant anxieusement la jeune fille.

— N'ayez nulle crainte, je téléphonerai de mon propre bureau, fit celle-ci d'un ton rassurant.

Molly était réellement déçue. Tout ce mystère ne cachait donc qu'une vulgaire intrigue amoureuse ?...

Mais dès les premiers mots avec l'inconnue, la jeune fille dut changer bien vite d'opinion.

— M. Fothergill ?... fit, au bout du fil, une voix sympathique à l'accent distingué. Qui est donc ce monsieur ? Je ne le connais pas. Il doit y avoir une erreur.

— N'êtes-vous pas Mrs Rapley ? s'étonna Molly. Mon malade a été très précis.

— Je regrette, mais réellement je ne connais point de Fothergill.

— Très bien, je lui transmettrai votre réponse. Excusez-moi, Madame, de vous avoir dérangée inutilement.

— Je vous en prie, Mademoiselle... fit la voix aimable. Vous seriez vraiment gentille de me faire connaître la clef de cette énigme quand elle sera résolue.

— Je n'y manquerai pas.

Profondément intriguée, Molly retourna vers son malade et le mit au courant du résultat de son message.

— J'aurais dû m'en douter, murmura-t-il avec accablement. D'ailleurs, elle n'aurait pas pu faire autrement... C'est à moi à supporter maintenant tout seul les conséquences de cette dure épreuve.

Le jeune homme se tut. Son chagrin faisait peine à voir.

— Ne pourrais-je rien pour vous ? fit avec compassion son interlocutrice.

— Vous êtes vraiment gentille, Mademoiselle. (Et le jeune homme fit un effort pour sourire.) Mais... que vous dirais-je ? Je me trouve dans une situation sans issue. Des circonstances malheureuses viennent de me faire perdre ma fortune et peut-être l'estime de la jeune fille que je devais bientôt épouser.

— On ne sait jamais, fit Molly encourageante. J'ai quelques amis assez influents. Ils pourraient peut-être vous être de quelque utilité. Dites-moi ce qui vous tourmente.

Fothergill secoua silencieusement la tête. Un moment plus tard, son regard rencontra celui de la jeune infirmière. Il y lut tant de compréhension qu'il parut enfin se décider.

— Je ne sais pourquoi, avoua-t-il en la regardant, il me semble que je puis avoir confiance en vous. Je ne vous connais que depuis quelques minutes, mais je sens en vous tant de bonté que je vais vous révéler la cause de mon désespoir.

« Je travaille dans la bijouterie. J'ai récemment acheté une ancienne firme bien établie : *Featherstone and Storey*, à Tatton Garden. J'y ai mis tout ce que je possède. Mais le marché n'a pas été encore conclu faute d'argent. L'ancien propriétaire n'est pas pressé, heureusement. Nous nous entendons à merveille, les affaires sont florissantes et je crus bien faire en demandant à la jeune fille que j'aime, Miss Enid Brewer, de bien vouloir fixer la date de notre mariage. Tout est arrangé pour le mois prochain.

— A propos, Miss Brewer sait-elle que vous êtes ici ?

— Elle le saura tout à l'heure : nous devions déjeuner ensemble. Mon Dieu ! comment va-t-elle prendre l'annonce de la terrible nouvelle... Mais n'anticipons pas.

« Il y a trois jours, poursuivit le jeune homme, une dame demanda M. Storey au téléphone. Mon associé était absent. Je lui demandai si je pouvais le remplacer. Elle hésita tout d'abord, puis se décida quand elle sut que l'absence de M. Storey durerait une semaine. Elle m'apprit qu'il s'agissait d'un travail urgent et qui devait être tenu secret et me donna rendez-vous à mon bureau pour le soir même à huit heures.

« Nous avons l'habitude de ce genre d'affaires. Et comme elle paraissait connaître M. Storey, je résolus de la recevoir. Elle fut fidèle au rendez-vous, mais ne consentit à s'ouvrir de l'affaire qui l'amenait qu'après avoir obtenu ma promesse formelle de tenir absolument secret le sujet de notre entretien. Ensuite elle se nomma. »

— Mrs Raply ? questionna Molly, vivement intéressée.

— Exactement. Le nom ne vous dit rien à vous. Mais dans notre profession il n'est pas permis d'ignorer le fameux collier de perles de Mrs Rapley dont la valeur excède dix mille livres sterling. Cette dame déposa sur mon bureau ce magnifique bijou et me demanda si je pouvais lui en procurer une copie pour la somme de cent livres. Et sur ma réponse affirmative, elle m'avoua avoir un besoin urgent de cinq mille livres, qu'elle n'osait pour le moment demander à son mari. Elle désirait donc mettre en gage son collier contre cette somme et le remplacer momentanément par une habile imitation que je devais lui livrer le plus tôt possible.

« J'examinai soigneusement le collier : les perles étaient du plus bel orient. Je demandai deux jours pour préparer l'imitation. Elle y consentit, mais ne voulut pas me laisser le collier. Je lui déclarai, à sa grande satisfaction, que je pouvais facilement m'en passer et lui promis le travail et les cinq mille livres dans les 48 heures. Pleinement satisfaite, elle paya les cent livres demandées en billets de banque et me pria de lui préparer la somme également en billets de banque, pour sa prochaine visite qui devait avoir lieu hier soir, à huit heures. Avant de me quitter, elle me fit promettre encore une fois de tenir notre entretien secret. »

Le jeune homme s'arrêta un moment. Son regard fit distraitement le tour de la salle, puis se reporta sur son interlocutrice. Molly l'écoutait avec un intérêt croissant.

— Je pris naturellement quelques informations concernant la situation financière de M. Rapley et, comme je m'y attendais, les réponses furent pleinement rassurantes.

— Mrs Rapley m'a paru réellement charmante, d'après notre entretien téléphonique.

— En effet, c'est une personne d'une distinction indéniable... Je ne lui en veux pas d'avoir fait semblant de ne pas me connaître : cela faisait partie de nos conventions. De plus, elle ignore mon étrange aventure...

« Hier donc dans l'après-midi, elle me téléphona pour me dire qu'elle ne pouvait venir à mon bureau comme c'était convenu, et devant l'urgence de l'affaire, elle me pria de me rendre moi-même à Delphsham avec l'argent et le collier. Cependant, de crainte que son mari ne découvrît son secret, elle me fixa un rendez-vous à 10 heures du soir dans les ruines d'un ancien prieuré situé à environ un mille du village.

« J'acceptai, bien que la proposition me parût sortir de l'ordinaire.

« A l'heure indiquée je garais mon auto sur la route à une dizaine de mètres des ruines et quelques instants plus tard je rejoignais Mrs Rapley qui m'attendait. Le temps était orageux, si vous vous en souvenez. Il ventait et la pluie ne cessait de tomber. Cependant, grâce à la torche électrique que j'avais eu le soin d'emporter, nous pûmes facilement mener à bien notre affaire. J'examinai soigneusement le collier, m'assurai de son identité et remis en échange les 5.000 livres ainsi que la copie du bijou. Madame Rapley me donna un reçu que je serrai avec le collier, dans un sac que je plaçai dans la poche intérieure de mon veston.

« Ma nouvelle cliente me remercia chaleureusement et m'assura qu'avant un mois elle serait à même de reprendre son collier en me remboursant l'argent que je lui avais avancé. »

Fothergill s'arrêta de nouveau. Il porta sa main agitée d'un tremblement nerveux à sa tête endolorie.

— Je suis persuadé que Mrs Rapley est tout à fait étrangère à la suite de mon histoire, reprit-il d'une voix lasse. Il pleuvait toujours très fort quand je repris le chemin du retour. J'étais obligé de conduire prudemment malgré la rareté du trafic à cette heure avancée sur une route peu fréquentée. Je venais à peine d'allumer une cigarette quand je me sentis soudain pris de vertige et de suffocations.

— D'où provenait votre cigarette ? interrompit vivement la jeune fille.

— D'un paquet encore fermé que j'avais acheté avant de quitter Londres.

« Me sentant indisposé, je jetai la cigarette dans le cendrier et essayai de freiner. La voiture a dû capoter juste à ce moment, car je perdis connaissance et ne me réveillai qu'étendu sur ce lit.

— Vous ne vous souvenez pas avoir entendu une auto vous suivre ?

— Non. Je suis persuadé que la route était complètement libre à ce moment.

— Et... vous avez perdu le collier ? fit anxieusement Molly.

— Malheureusement. Quand je repris connaissance, je demandai à voir mes vêtements. Le petit sac où je l'avais enfermé ainsi que le reçu avaient disparu.

Molly réfléchit un moment, les sourcils rapprochés.

— Le vol a donc eu lieu sur la route ou à l'ambulance avant votre transport ici, fit-elle. Et cependant nul en dehors de Mrs Rapley n'avait connaissance de la présence du collier dans votre poche, ajouta-t-elle pensivement.

— Mais Mrs Rapley ne pouvait prévoir ni mon évanouissement ni mon accident. C'est probablement le travail d'un voleur « heureux » qui a su profiter de mon malaise.

Il y eut un court silence.

— Vous voyez donc que c'est à moi à subir seul les conséquences de cette terrible épreuve. Mon avenir est gâché et mon mariage manqué, fit-il d'une voix sombre.

— Allons, allons, encouragea Molly, ne mettez pas les choses au tragique ! La police peut très bien...

— Je ne puis appeler la police, interrompit-il.

— Pourquoi ?

— Oubliez-vous ma promesse à Mrs Rapley ? Si je mets la police au courant de l'affaire, Mrs Rapley peut parfaitement nier avoir traité avec moi. On ne me croira pas puisque l'unique document que je détenais, le reçu, a disparu en même temps que le collier.

— Mais vous oubliez que Mrs Rapley ignore encore le vol de son bijou ! s'écria Molly. Quand elle le saura, elle ne demandera pas mieux que de vous aider à le rechercher.

« Ecoutez, Fothergill, un ami à moi fait partie de Scotland Yard. Si je le mets au courant de cette affaire, je suis sûre qu'il fera tout son possible pour vous aider. »

— Impossible, Miss O'Rourke ! J'ai promis à Mrs Rapley...

— Mais nous commencerons par obtenir son consentement, bien entendu !

— Vous allez encore lui téléphoner ?

— Non. Cette fois j'irai la voir chez elle. Il ne faut pas plus d'une heure pour se rendre à Delphsham.

— Mon Dieu ! Vous feriez cela, Miss Molly ? Comment pourrais-je vous remercier !

Le pâle visage du jeune homme s'anima.

— Vous me rendez un peu d'espoir...

* * *

Markton Lodge était une grande et somptueuse résidence, située à environ deux milles à l'ouest de Great North Road.

Un maître d'hôtel impeccable répondit au coup de sonnette de Molly. Elle lui remit sa carte et fut introduite aussitôt dans un délicieux petit salon où on la pria d'attendre la maîtresse de maison.

Un moment plus tard, une belle dame à la mise élégante et soignée la rejoignit.

— Très heureuse de faire votre connaissance, Miss O'Rourke. J'attendais justement votre coup de téléphone.

— J'ai préféré venir moi-même...

— Vous avez très bien fait ! Comme cela vous m'expliquerez mieux le mystère de votre Monsieur... Fothergill.

— C'est, au contraire, à vos lumières que je viens faire appel, Mrs Rapley.

Et comme cette dernière esquissait un geste d'étonnement :

— Pourriez-vous tout d'abord me donner l'assurance que vous ne connaissez absolument pas ce jeune homme.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, répondit vivement la dame en regardant Molly dans les yeux.

La jeune fille parut, un moment, démontée.

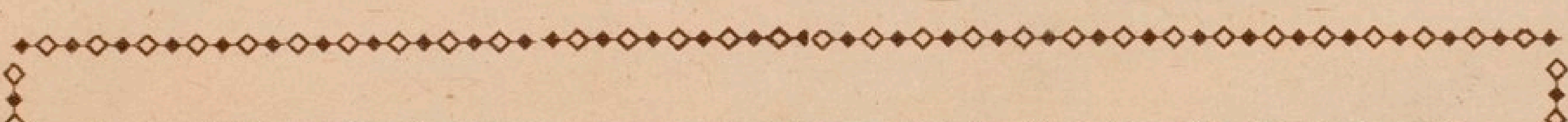
— N'aiderai-je pas un peu votre mémoire si je vous disais que votre collier de perles a été volé hier de la poche de M. Fothergill au cours de son retour à Londres ?

Mrs Rapley allait répondre quand, soudain, se ravisant, elle se leva et quitta le salon. Elle revint quelques minutes plus tard.

— Regardez plutôt, fit Mrs Rapley en découvrant aux regards éblouis de Molly le merveilleux collier qui reposait dans son écrin de satin.

« Ne pensez-vous pas que ce M. Fothergill pourrait être atteint d'un dérangement cérébral ? ajouta en souriant la charmante femme.

(Lire la suite en page 17)





LE COMMUNIQUE DU JOUR

« ...Durant les dernières vingt-quatre heures, nous avons réalisé de petites avances qui ont été repoussées. Nous avons subi quelque dommage... »

SUS AU GENERAL GASPILLAR

Les autorités militaires britanniques ont entrepris une campagne sans merci contre un ennemi d'autant plus dangereux qu'il sait se rendre parfaitement invisible : le général Gaspillar. Ce triste individu a le don de pouvoir se trouver partout en même temps. Toujours à l'affût d'un nouveau méfait, il guette militaires et civils, profitant de la moindre distraction de leur part pour frapper. Ses coups sont imperceptibles sur le moment, mais vient le jour où l'on réalise l'ampleur des dégâts qu'il a causés. On s'aperçoit alors que, dans les actes les plus insignifiants de la vie quotidienne, on a été le complice inconscient du général.



Le général Gaspillar est avide de fret. Ne lui facilitez pas la tâche.

Souvent, dans la rue, un grincement strident nous fait sursauter. Un conducteur un peu distrait s'est trouvé dans l'obligation de bloquer brutalement les freins de sa voiture. Gaspillar se réjouit. Encore une ou deux fois et l'auto devra subir une longue et coûteuse réparation.

Lorsqu'on fait le plein d'essence, neuf fois sur dix une bonne partie du précieux liquide arrose la chaussée et se répand en une flaque qui reflète les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Toutes ces petites quantités de benzine gaspillée finissent par constituer un nombre appréciable de gallons.

Un particulier, une administration publique ou privée, possèdent déjà un certain nombre de voitures. Mais pour des raisons autres que la nécessité impérieuse, ce nombre est augmenté. Résultat : on prive l'armée des services précieux d'un véhicule qu'il faudra songer à remplacer.

L'ouverture d'un bidon d'essence ou de pétrole demande un minimum d'adresse et surtout de patience. Mais il est si facile de défoncer brutalement la paroi supérieure d'une latte... Ce qui nous importe, c'est d'entrer en possession du contenu. Tant pis si le contenant sera démoli et bon à jeter.

La façon la plus commode de décharger des colis d'un camion, c'est de pousser chaque caisse jusqu'au bord de la plate-forme et de la faire culbuter sur le trottoir. Elle sera brisée en mille morceaux et ne pourra plus être utilisée de nouveau.

Le soldat est souvent tenté de ne prendre aucun soin de son uniforme. Il sait que sa tenue hors d'usage sera remplacée gratuitement. Mais le remplacement des uniformes constitue un problème pour les services de ravitaillement. L'équipement d'une armée moderne est complexe. Le gaspillage dans ce domaine comporte des conséquences graves, car les sections de confection et de couture de l'armée doivent travailler sans nécessité pour réparer une série de petites négligences individuelles.

L'usage d'une grande quantité d'objets absolument superflus cause un préjudice appréciable. Les bateaux qui affluent en Egypte apportant des armes et du matériel de guerre doivent affecter une partie de leur charge utile pour faire place à ces objets dont on pourrait se passer.

Dans le domaine de la papeterie, le gâchis prend des proportions incroyables. Crayons, enveloppes, papier à lettre sont employés à tort et à travers. Une feuille à peine entamée sur laquelle on a fait une erreur est froissée et jetée au panier. Certaines personnes emploient régulièrement pour leur correspondance des feuilles doubles, même lorsque leurs lettres se composent de quelques lignes.

Nous montrons en général une incapacité totale de mesurer à l'avance notre appétit. Nos repas se composent le plus souvent d'une série impressionnante de mets, dont plus de la moitié n'est pas consommée et finit à la voirie.

Actuellement le monde démocratique a concentré toute sa volonté dans un seul but : gagner la guerre. Aucun effort nous permettant d'approcher de la victoire ne doit être négligé ou laissé de côté. En faisant une chasse inexorable au général Gaspillar, le matériel de guerre parviendra dans le Proche-Orient en quantités supérieures, car le fret disponible pourra être augmenté. Ainsi chacun, dans la mesure de ses moyens, apportera sa contribution dans la lutte pour la liberté.

SUS DONC AU GENERAL GASPILLAR

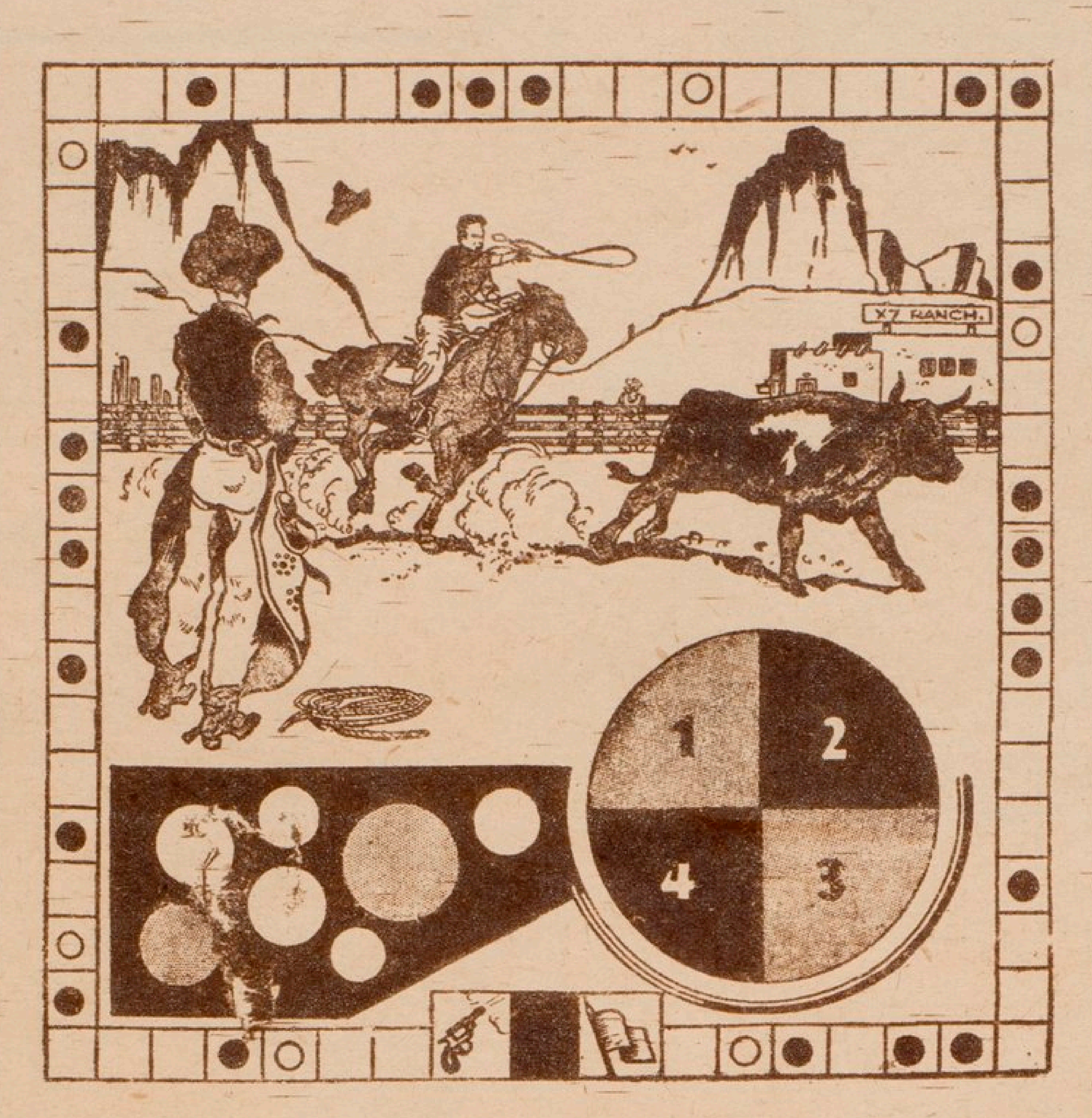




Ces bidons démolis qui s'amoncellent à perte de vue donnent une idée des pertes que peut causer le gaspillage. Traités avec un peu plus de soin, ils auraient pu être employés de nouveau, ce qui éviterait aux autorités d'avoir à faire face à de coûteux remplacements.

Une caisse ainsi déchargée sera endommagée et ne pourra plus servir. Il suffirait que les deux soldats qui assistent à l'opération donnent un coup de main à leur camarade pour que le colis atteigne le sol intact et puisse servir à nouveau par la suite.

Délassons-nous



LE JEU DU LASSO

Munissez-vous d'un crayon ou d'une épingle, et considérez attentivement le dessin que nous vous présentons. Vous pouvez le découper et le coller sur du carton en le coloriant, ou le reproduire vous-même en plus grand. Il s'agit de capturer, en un tour de piste complet, le plus grand nombre possible de toros, *lesquels sont représentés par les cercles noirs du cadre.*

1° Posez la pointe de votre épingle ou de votre crayon à 30 ou 50 centimètres du centre ; 2° Visez le disque numéroté de 1 à 4, fermez les yeux et piquez dans un des secteurs du disque, rouvrez les yeux et constatez le numéro que vous avez tiré ; 3° Ramenez votre pointe à sa position initiale, visez l'un des cinq petits cercles blancs qui se trouvent à gauche du disque numéroté, refermez les yeux et essayez de piquer un cercle, car si vous tombez dans l'un des deux cercles gris, vous avez perdu votre tour de jouer, et vous êtes obligé d'attendre que votre ou vos partenaires aient joué ; 4° Vous avez chacun un petit bouton, reconnaissable à sa couleur ou à sa forme. Si vous avez piqué un cercle blanc, partez du revolver, comptez le nombre de cases (de 1 à 4) indiqué par votre coup sur le disque : si vous parvenez dans une case vide, vous devez revenir à votre point de départ (le revolver) ; dans une case marquée d'un cercle blanc, vous restez là et vous attendez votre tour de rejouer pour aller plus loin ; dans un cercle noir, vous avez capturé un toro, *et vous comptez* un point. *Le premier arrivé a droit à cinq toros de plus, 5 points.*

Il ne s'agit pas d'arriver premier au drapeau, qui indique la fin du parcours, mais d'avoir, dans le parcours total, capturé le plus possible de toros. *Celui qui en a capturé le plus a gagné, naturellement. Ceux qui sont arrivés au but attendent que les autres aient terminé pour comparer les résultats.*

Et maintenant en selle, et poussez le fameux cri des cow-boys : « Yippiiû ! », avant de vous attaquer aux rudes bêtes de l'Arizona !

CE QUI EST DEFENDU PAR LA COURTOISIE

Il fume avant la fin du repas.
Elle se farde à table.

Il tend la main le premier à une femme.
Elle se lève de table avant que les invités aient terminé leur déjeuner.

Il reste couvert dans l'ascenseur devant une femme.
Elle marche sur les pieds de son voisin sans s'excuser.

Il parle à une femme avec sa cigarette dans la bouche.
Elle tend la main gauche quand la main droite est occupée.

Il interrompt la conversation que lui tend la maîtresse de maison.
Elle coupe la parole à un monsieur qui raconte une histoire pour en révéler la fin.

Il manque une invitation acceptée longtemps à l'avance.
Elle arrive en retard à un rendez-vous.

Il reste assis quand une dame âgée est debout.
Elle trempe son pain dans la sauce.

CONNAISSEZ-VOUS L'ORIGINE DE... LA CROIX GAMMEE ?

La croix gammée ou *swastika* paraît être la forme la plus ancienne de la croix en archéologie. On la trouve dans l'Inde et dans tout l'Orient, aux âges très reculés. On admet d'ordinaire que, figurant l'appareil qui servait jadis à allumer le feu, elle était le symbole du feu lui-même et de la flamme vivante, du soleil. On la donne encore comme une représentation mythique de la foudre et comme une image du dieu de l'orage. On y a vu enfin l'emblème du panthéon aryen et de la civilisation aryenne. C'est pour ce motif qu'elle est devenue l'emblème d'Hitler et de ses troupes.

UN STRATAGEME

Il y avait une fois un pasteur dont la femme était extrêmement laide. Au cours de ses voyages il l'emmenait cependant toujours avec lui, de village en village. Inutile de dire que l'on s'en étonnait franchement, et quelqu'un, un jour, risqua la question :

— Dites donc, monsieur le pasteur, pourquoi emmenez-vous cette femme laide dans tous vos voyages ?

— De cette façon, mon ami, répondit le pasteur, je ne suis obligé de l'embrasser ni au départ ni au retour.

ET POURTANT SI, ELLE TOURNE !

On croyait autrefois que c'était le soleil qui tournait autour de la terre. Galilée, reprenant les théories de Copernic, enseigna le contraire et publia un ouvrage réfutant l'erreur universelle. Il fut, en 1633, accusé d'hérésie, car en affirmant le mouvement de la terre, il était en contradiction avec la Bible, et le tribunal de l'Inquisition l'obligea à abjurer. Il abjura. Une légende veut que, ébloui par l'évidence de sa théorie, il ait murmuré malgré lui : *E pur si muove !* « Et pourtant si, elle tourne ! » Il fut condamné à une très douce prison dans la maison même d'un de ses juges chez qui il poursuivit ses recherches.

L'HOMME ET LE SINGE

Trois hommes avaient un singe. Les hommes qui avaient acheté des mangues se les partagèrent de la façon suivante :

Dans la nuit, le premier homme vint où était la provision des mangues qu'il divisa en 3 (trois) parties. Il prit une des parts pour lui et, comme il y avait une mangue en plus des trois parts, il la donna au singe.

Le deuxième homme vint ensuite, divisa les mangues restantes en 3 portions. Il y en eut encore une en plus qu'il donna au singe et il prit l'une des portions pour lui-même.

Alors le troisième individu arriva et divisa aussi les mangues en trois parts et, comme il y eut encore une mangue en plus, il la donna au singe et prit l'une des parts pour lui-même.

Le matin suivant, les 3 hommes vinrent ensemble et divisèrent les mangues restantes en 3 (trois) parts. Cette fois il y eut une mangue en plus qu'on donna au singe, tandis que chacun prit sa part.

On demande quel est le plus petit nombre de mangues avec lequel il soit possible d'effectuer ces partages ?

IL FAUT DIRE...

On dit : LE PIED d'un cheval, d'un chameau, d'un mouton, d'un cochon.

Mais on dit : LA PATTE d'un chien, d'un chat, d'un lapin, d'un loup, d'un lion, d'un singe, d'un rat.

On dit : LA BOUCHE d'un cheval, d'un chameau, d'un âne, d'un bœuf, d'un éléphant.

Mais on dit : LA GUEULE des poissons, du brochet, du lion, de la vipère, du chien, du loup, du chat.

On dit : LA TETE d'un lion, d'un cheval, d'un mouton, d'un oiseau, d'un poisson, d'une mouche.

Mais on dit : LA HURE d'un sanglier, d'un brochet, d'un saumon, d'un loup.

QUELQUES BOUTADES DE TALLEYRAND

Mme de Staël lui demandait un jour :

— Si Mme Récamier et moi tombions à l'eau, laquelle sauveriez-vous la première ?

(Mme Récamier, comme vous le savez, était très belle. Mme de Staël ne l'était guère.)

— Chère amie, lui répondit Talleyrand, je suis sûr que vous nagez comme un ange !

C'est la même Mme de Staël qui lui avait fait obtenir un poste important. Et comme Napoléon demandait un jour à Talleyrand :

— Quelle femme est-elle, cette Mme de Staël ?

— Sire, répondit-il, c'est une intrigante. Et la preuve, c'est que je suis ici.

Et voici un mot plus direct. Quelqu'un lui dit :

— Je n'ai fait qu'une méchanceté dans ma vie.

— Quand finira-t-elle ? répliqua Talleyrand.

On lui parlait un jour de Fouché, « ministre de la Police », et lui aussi personnage assez suspect.

— Fouché, lui disait-on, a le plus grand mépris de l'espèce humaine.

— Cet homme s'est beaucoup étudié, répondit-il.

Il savait, vous vous en apercevez, « remettre chacun à sa place ». C'est lui qui, répondant à un général un peu trop désinvolte, a prononcé le mot fameux :

— Nous appelons « militaire » tout ce qui n'est pas « civil ».

Un jour qu'il avait été souffleté :

— Oh ! dit-il, quel coup de poing !

Car, pour un coup de poing, on ne se bat pas.

Autant de « mots » qui ne révèlent pas toujours une âme de très haute qualité. Au reste, Talleyrand lui-même devait se douter que son tact « brillant » ne suffisait pas à faire *un homme*. La preuve en est qu'il a dit aussi :

— L'esprit sert à tout, mais il ne mène à rien !

Mais, pour finir sur une note moins dure, relevons ce mot qui prouve que, jusque chez les plus cyniques, une place est réservée à « autre chose ».

C'est la fin d'une lettre écrite par Talleyrand à Mme de Staël, pour laquelle il éprouvait une amitié réelle : « Je ne sais comment finir cette lettre. Je crois que je vais vous dire tout bonnement que je vous aime ! »

L'INDICE (Suite de la page 15)

(Suite de la page 15)

— Mais êtes-vous sûre, Mrs Rapley, que ces perles sont authentiques ?

— Oh ! Miss O'Rourke... Comment pouvez-vous en douter ? s'exclama son interlocutrice en éclatant de rire.

A court d'arguments et ne sachant que penser, Molly se décida à raconter à Mrs Rapley l'étrange aventure du pauvre Fothergill, sans en rien omettre. La dame était au comble de l'étonnement : son regard droit et honnête ne pouvait dissimuler la moindre astuce.

— Ecoutez, Madame, fit-elle en terminant. Il est indéniable que mon protégé n'a pu inventer cette histoire de toutes pièces. Une personne ayant accès auprès de vous a pu, avec votre collier, se présenter à M. Fothergill sous votre nom.

— En effet, cela est possible, Mademoiselle. Aujourd'hui, quelques minutes avant votre coup de téléphone, ma femme de chambre recevait un message téléphonique qui lui annonçait que sa mère était gravement malade et qu'elle devait se rendre auprès d'elle de toute urgence.

— Et vous l'avez laissée partir ?

— Bien entendu ! Je ne pouvais faire autrement !

— Voici une partie du problème résolue, murmura Molly.

— Je suis réellement étonnée, Mademoiselle. Ma femme de chambre avait de si bonnes références !

— Il ne doit pas être difficile à ces sortes de gens d'en fabriquer, fit en souriant la jeune fille. Pourriez-vous me faire une description de votre femme de chambre ?

Quelques instants plus tard, Molly se mettait en communication avec son ami de Scotland Yard.

. . . .

— Un vol de bijoux ? demanda le détective-inspecteur Pomeroy, après avoir écouté attentivement le récit de la jeune fille. Cela ressemble fort à la manière de « travailler » d'Olga Mayne. D'ailleurs, la description que vous m'en faites s'applique assez à son physique. Ecoutez, mon petit, j'arrive immédiatement sur les lieux.

. . . .

Quand Molly accompagnée de Pomeroy entra dans la grande salle de l'hôpital vers les quatre heures de l'après-midi, deux dames se trouvaient déjà aux côtés de George Fothergill. L'une était Mrs Rapley, déjà au courant d'une partie de l'affaire. La seconde, une jeune fille éclatante de fraîcheur, fut présentée aux nouveaux arrivants sous le nom de Miss Enid Brewer.

Le malade paraissait moins pâle, mais l'anxiété se lisait toujours sur ses traits.

— Eh bien ? demanda-t-il à Molly les yeux suppliants.

— Tout va bien, répondit Pomeroy à la place de la jeune fille. Nos voleurs sont déjà sous les verrous.

Et comme tous les trois le regardaient avec étonnement, Pomeroy ajouta avec une charmante simplicité :

— Olga Mayne, notre voleuse professionnelle de bijoux, a laissé après elle, en quittant la maison de Mrs Rapley, un indice dont nous avons su profiter : sur le carnet placé près du téléphone, elle avait écrit au crayon les heures de départ des avions. La marque est restée sur la page suivante ! Ces chiffres étaient les suivants : 10-9.15, 1-12.5, 3-2.15. La répétition du chiffre 15 a attiré mon attention. Je me suis alors rappelé que lors d'un voyage que je fis dernièrement en Suisse, l'Imperial Airways me donna de cette manière l'horaire de départ. Par exemple, pour prendre l'avion de 10 heures il faut quitter Victoria à 9 heures 15, dans l'autobus spécialement mis à la disposition des voyageurs.

« Comme nos oiseaux n'auraient pas eu le temps matériel de rattraper le courrier de 10 heures, j'ai téléphoné à mes chefs de faire cerner immédiatement l'aérodrome, étant trop loin pour y aller moi-même.

« Heureusement pour M. Fothergill, nos prévisions se sont trouvées confirmées : Olga et son complice avaient, en effet, l'intention de s'envoler pour la France par l'avion de 2 heures. »

Pomeroy ouvrit une petite sacoche qu'il portait précieusement :

— Tenez, voici vos 5.000 livres, fit-il en se tournant vers le blessé. Et votre collier, ajouta-t-il en présentant à Mrs Rapley un second paquet.

Le pauvre Fothergill était au comble de la joie.

— Comment vous remercier, inspecteur ? balbutia-t-il.

— Adressez vos remerciements à Miss O'Rourke, fit le détective en décochant un regard malicieux à la jeune fille. C'est elle qui, la première, a eu l'idée de cette enquête. Vous avez eu une fière idée d'avoir confié vos ennuis à une personne aussi pleine de ressources. Sans elle, à l'heure actuelle, votre argent et le collier de Mrs Rapley auraient déjà pris la route de Paris.

« Vous avez eu affaire, M. Fothergill, à une paire de voleurs d'une rare habileté ! Pourquoi vous avaient-ils choisi plutôt qu'un autre ? Tout simplement parce que vous êtes encore novice dans votre profession. L'absence de votre associé devait être mise à profit.

« Le plan a été habilement conçu. Olga a su gagner les bonnes grâces de sa maîtresse et a eu vite fait de découvrir où l'on serrait la clef du coffre.

« Si Fothergill avait succombé dans cet accident, nul n'aurait jamais su le premier mot de cette affaire. »

— Mais je n'arrive pas à m'expliquer mon évanouissement, inspecteur.

— Voilà. Nous avons découvert, dans l'auto renversée, des traces de cyanide dont le complice d'Olga avait enduit votre allumeur électrique pendant que vous vous trouviez dans les ruines en compagnie de la pseudo Mrs Rapley. Vous vous êtes naturellement servi de l'appareil pour allumer votre cigarette. La chaleur a causé la volatilisation du gaz qui s'est aussitôt répandu dans l'auto fermée. Vous auriez été sûrement empoisonné, si le renversement de la voiture n'avait brisé les vitres et dissipé le poison avant que vous n'en ayez respiré une trop grande quantité.

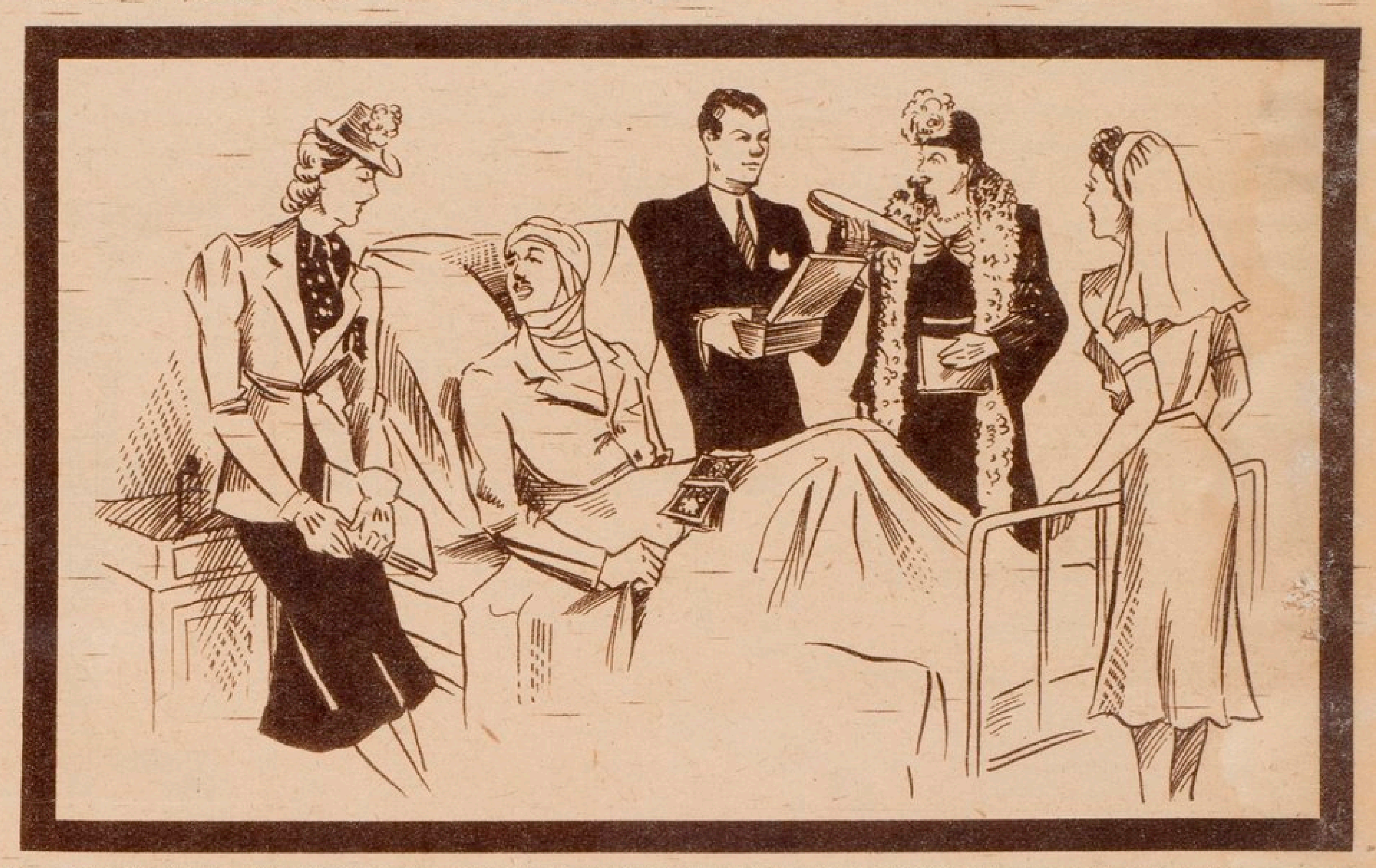
« Votre accident vous a donc sauvé de la mort, ajouta en plaisantant le détective.

« Quant à Crauley, il vous suivait de loin en auto, s'attendant d'un moment à l'autre à l'arrêt de votre voiture. Quand l'accident eut lieu, il s'empara du sac mais ne s'éloigna pas. C'est ainsi qu'il apprit votre transport à l'hôpital et comprit que vous aviez survécu à l'action du poison. Il ne lui restait donc, ainsi qu'à sa complice, que la fuite. Celle-ci avait déjà remis le faux collier dans le coffre et continuait son service auprès de Mrs Rapley. Le coup de téléphone lui annonçant la maladie de sa mère lui apprit que tout allait être découvert. Elle s'empressa donc de téléphoner à l'Imperial Airways. Et voilà... ajouta « Pom-Pom ».

« Dans tous les cas, continua-t-il, s'adressant à Fothergill, vous pouvez vous vanter d'avoir eu de la chance ! »

— Oh ! j'en suis convaincu ! répliqua celui-ci en prenant la main de sa fiancée.

(Adapté de l'anglais)

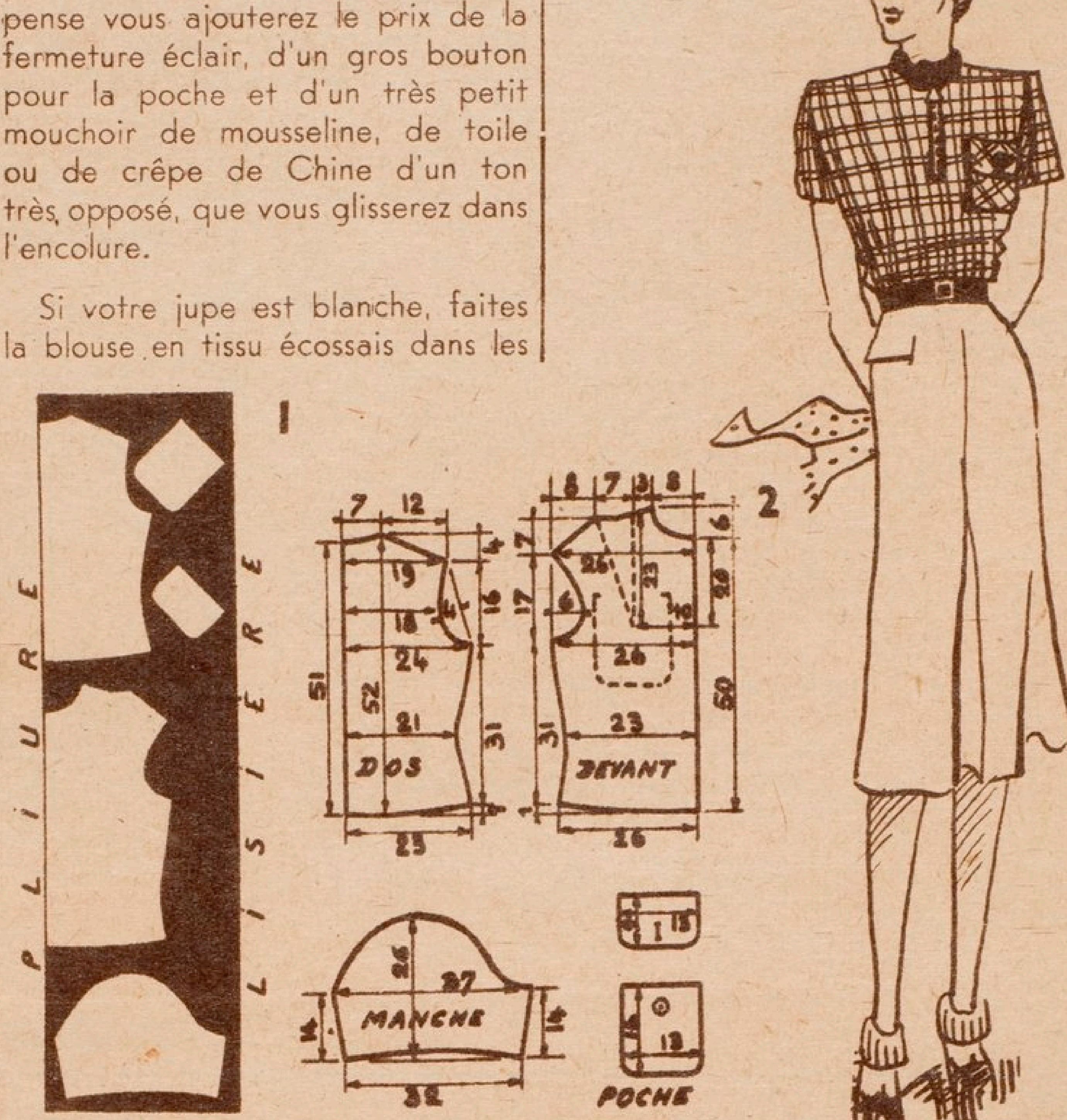
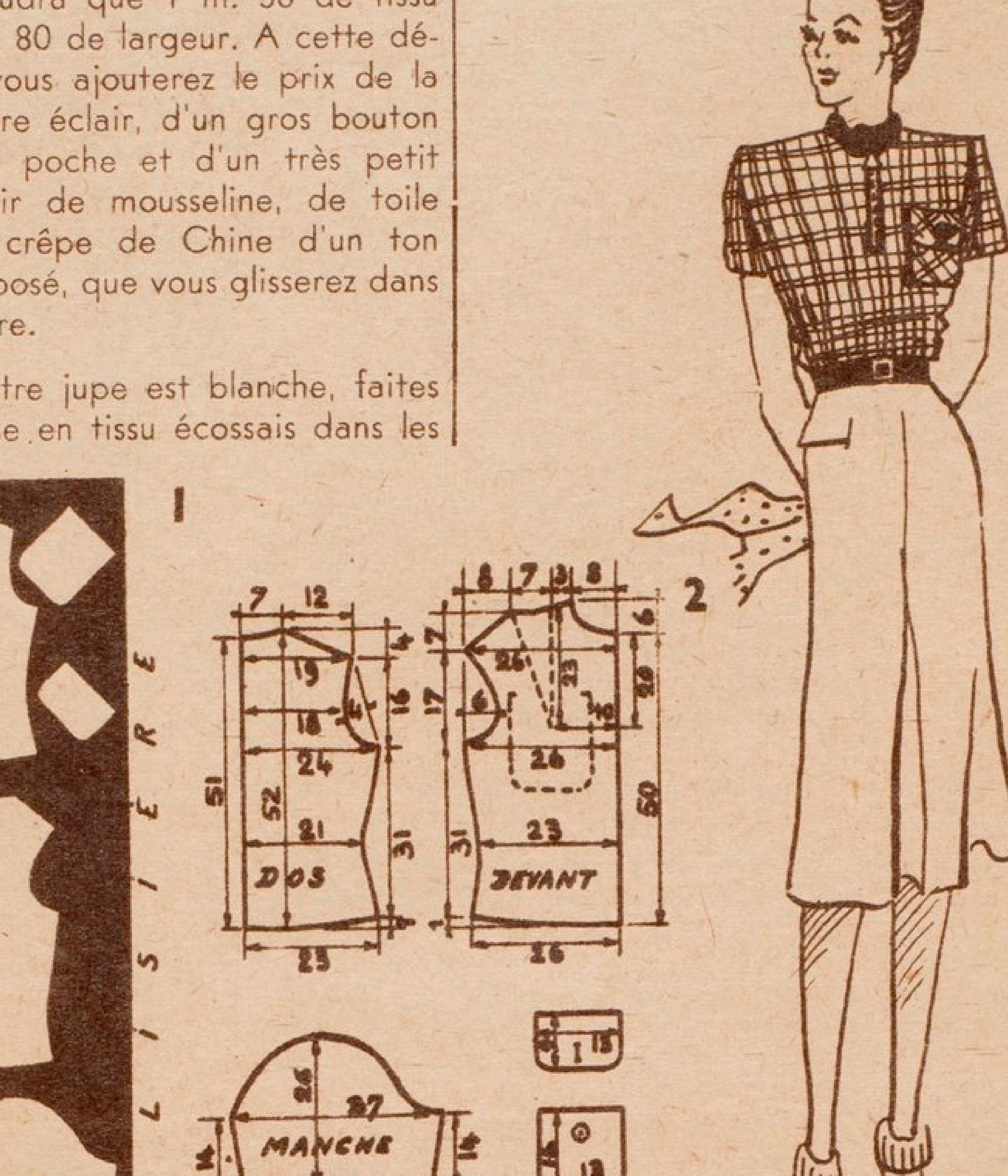


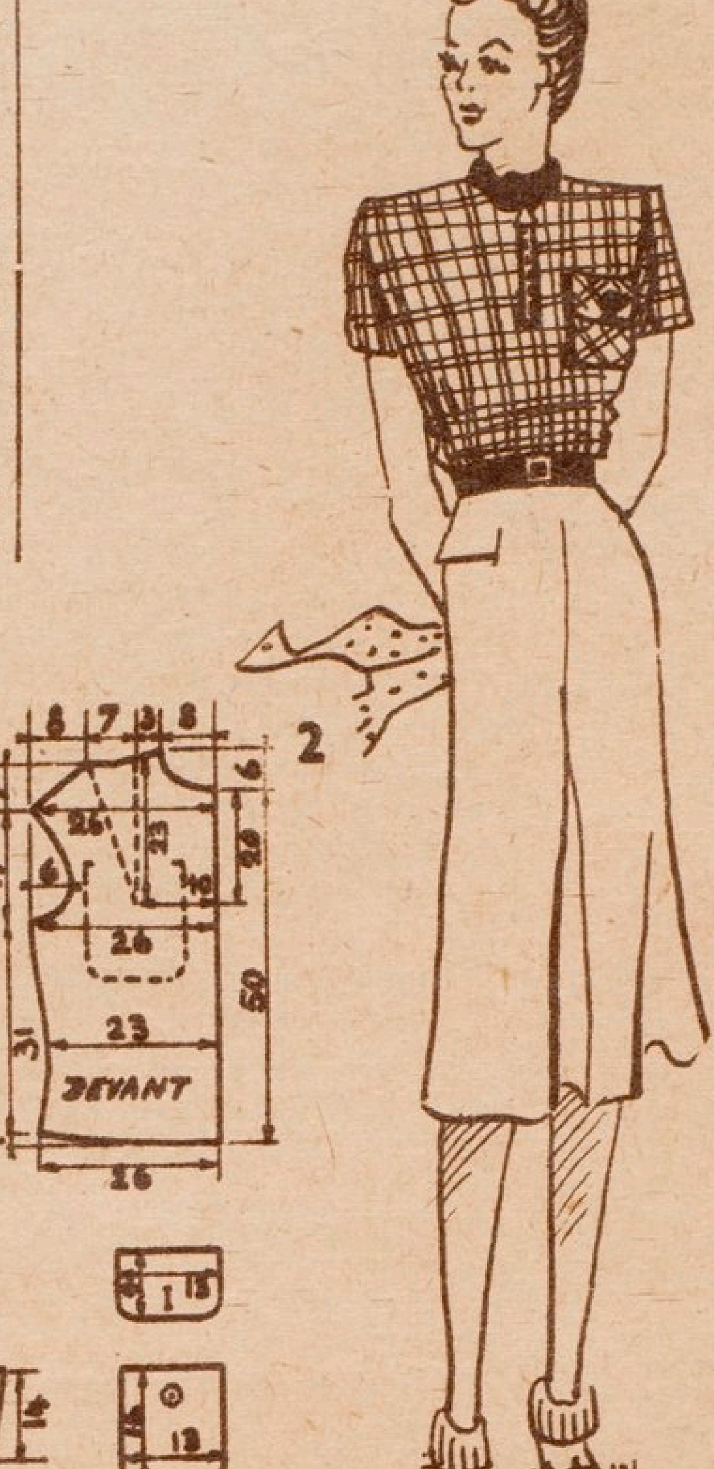


UNE BLOUSE POUR CELLES QUI AIMENT LE SPORT

Comme je l'ai promis, voici une blouse très simple, si facile à faire que vous allez vous y mettre tout de suite. Il ne vous faudra que 1 m. 50 de tissu en 0 m. 80 de largeur. A cette dépense vous ajouterez le prix de la fermeture éclair, d'un gros bouton pour la poche et d'un très petit mouchoir de mousseline, de toile ou de crêpe de Chine d'un ton très opposé, que vous glisserez dans l'encolure.

Si votre jupe est blanche, faites la blouse en tissu écossais dans les tons qui conviennent le mieux à votre genre ; le rouge vif, le bleu lavande, les imprimés sont également à conseiller.



Si votre jupe est marine, adoptez le bleu et le blanc, bleu et vert, bleu et rouge, bleu et rose, selon vos goûts.

Si votre jupe est marron, faites la blouse en écossais jaune et brun, vert et brun, ou brun et rouge.

Assortissez le mouchoir à votre jupe ou, carrément, prenez-le d'un beau jaune franc si vous êtes brune ou bleu pâle si vous êtes blonde.

Avant de couper le tissu, vérifiez si vos mesures correspondent à celles que nous indiquons dans notre schéma 2 et qui conviennent à la taille 44.

Le patron se compose de neuf morceaux. Dessinez les différentes parties sur le tissu plié double suivant le schéma n° 1 et coupez chaque morceau avec une marge de deux centimètres environ pour les rentrés et les coutures.

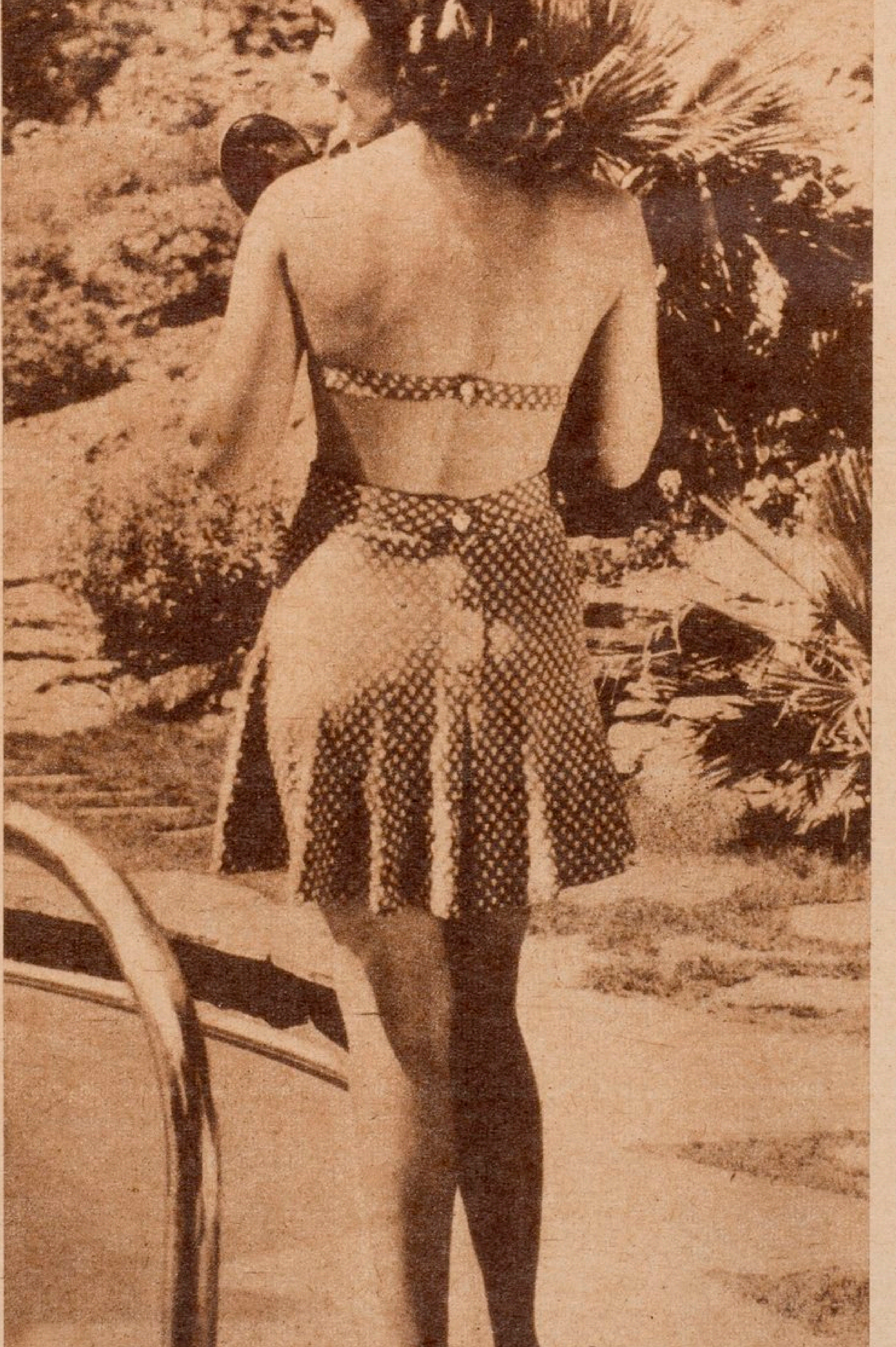
Le milieu du devant est sans couture. Faites une ouverture de 20 centimètres au milieu de l'encolure et fixez une fermeture éclair. Faites les pinces de la poitrine en veillant à ce qu'elles soient à égale distance les unes des autres et, aussi, qu'elles soient d'égale longueur.

Le milieu du dos est sans couture, assemblez-le au devant par les coutures des côtés et des épaules.

Faites la couture de la manche et montez-la au corsage. La couture de la manche décalée de deux centimètres en avant de la couture de côté.

Faites un rentré tout autour de la poche et piquez-la sur le devant gauche suivant les pointillés.

Faites un rentré tout autour du rabat de la poche. Faites la boutonnière et piquez-la au-dessus de la poche.



Le dernier courrier des Etats-Unis nous a apporté cette photographie de Paulette Goddard, l'une des reines du sex-appeal de Hollywood, portant une très attrayante toilette de plage. Celle-ci est de nature à inspirer plus d'une élégante et il est vraiment dommage que la saison d'été, en Egypte, touche à sa fin.

PETITS TRUCS MENAGERS

Pour nettoyer des objets en marbre blanc et les rendre parfaitement propres, il faut les brosser avec un pinceau imprégné d'une solution d'eau froide et de carbonate de soude. Rincer ensuite à l'eau claire.

Contre les piqûres des moustiques : frottez l'endroit de la piqûre avec un oignon cru. Ceci fait disparaître immédiatement l'enflure et supprime la démangeaison.

Les blancs d'œufs battus dans une casserole plate de métal montent toujours trop facilement. Pour les battre en neige plus aisément, ajouter quelques gouttes de citron dans le récipient.

Si vous détestez la peau qui se forme sur le lait, prenez l'habitude, lorsque vous versez votre lait de la casserole dans un pot, de mettre celui-ci dans une cuvette remplie d'eau froide.

Si l'intérieur du col d'un veston est graisseux, râpez dessus un peu de savon de bonne qualité et frottez à sec. Il sera rapidement nettoyé.

Pour nettoyer un tapis et surtout raviver ses couleurs, il suffit de le frotter avec un chou blanc. Comme par miracle votre tapis retrouvera ses couleurs d'antan et il sera d'une propreté inégalable.

Il arrive souvent que le fer colle, lorsque l'on repasse du linge amidonné. Pour éviter cet inconvénient, il suffit de mettre une pincée de gros sel dans de l'eau d'amidon.

Si vos casseroles en aluminium sont ternes, prenez un flacon et mélangez à parties égales de l'huile d'olive et de l'alcool. Agitez fortement, puis versez sur la pièce à nettoyer. Sans frotter beaucoup, vos casseroles deviendront étincelantes.

Si vous fumez, ne jetez jamais les cendres des cigarettes, car elles sont un engrais précieux pour les plantes grasses et les fleurs d'intérieur.

Pour nettoyer vos brosses à cheveux, frottez-les l'une contre l'autre avec du son. Si elles sont devenues molles, une courte immersion dans de l'ammoniaque leur rendra leur fermeté.

REFLEXIONS SUR LA SAGESSE

Quand ils veulent représenter des sages, les imagiers de tous les pays ont coutume de peindre de vieux messieurs barbus assis, immobiles et gardant un silence plein de méditation. Est-ce donc là l'uniforme nécessaire de la sagesse ?

Ce serait extrêmement regrettable, car beaucoup de gens fort bien intentionnés ne tiennent assurément pas à acheter à ce prix un brevet de bon sens.

Rassurez-vous, la sagesse n'est point l'apanage exclusif des vieux messieurs barbus qui n'ont, en somme, qu'une valeur de symbole et ne doivent être cités en exemple que par ce qu'ils font... ou plutôt qu'ils ne font pas, car leur attitude est strictement négative.

Ils conservent le silence et l'immobilité, ce silence du corps, pour nous inviter à oublier, ne fut-ce que pour un temps, l'agitation, la nervosité qui sont cause de tant de maux.

Notre époque passe à juste titre pour être essentiellement « dynamique » et cela est fort bien... à condition toutefois que ce dynamisme ne s'achève pas en explosion.

Je vous disais, il y a bien longtemps, que les vacances étaient précieuses parce qu'elles nous permettaient de retrouver notre équilibre.

Mais les vacances fréquentes ne sont pas, hélas, à la portée de tout le monde. Heureusement pour nous, il y a d'autres moyens de lutter contre l'excessive agitation de notre temps.

Essayez de vous imposer chaque jour la discipline de rester pendant quelques minutes de suite rigoureusement immobiles et silencieuses... surtout si vous vous sentez particulièrement nerveuses.

Cela n'a l'air de rien et il faut pourtant une volonté ferme pour y parvenir, car il faut s'astreindre sérieusement à ne pas bouger.

Croyez-moi, il n'y a pas de meilleur calmant pour vos nerfs et votre corps surmené.

Celui qui est capable de se maîtriser ainsi, démontre qu'il possède le moyen de ne perdre jamais le contrôle de lui-même.

C'est, dans la vie, un gage de réussite...

Conseils à mes Nièces

Nièce « Vivien Leigh »

Votre favorite s'est mariée à Laurence Olivier. Vous avez, en effet, vu Laurence Olivier dans « Rebecca » où il a magistralement interprété le rôle de Max de Winter.

Neveu « Je l'aime malgré tout »

Je dois vraiment vous gronder, car vous êtes très coupable dans toute cette histoire. Pourquoi êtes-vous toujours faible et vous laissez-vous mener par le bout du nez ? Une femme ne respecte jamais un homme qu'elle peut impunément bafouer. Imposez-vous donc à votre fiancée, il n'est pas trop tard pour rétablir l'équilibre.

Nièce « Je veux aider »

Mais certainement... vous pouvez trouver un débouché à vos activités puisque vous êtes jeune, riche et intelligente. Si le problème des réfugiés vous intéresse tant, adressez-vous donc à la Société du Croissant Rouge Egyptien qui vous orientera. Bonne chance. Ecrivez-moi pour me tenir au courant de ce que vous aurez fait.

Nièce « Petite fille »

Je ne vois pas du tout pourquoi vous changeriez votre genre. Croyez-vous vraiment que le type de femme fatale convient à chaque femme ? Restez donc telle que vous êtes et n'essayez pas de vous renouveler, car, en ce faisant, vous risqueriez fort de déplaire à votre mari qui vous aime comme vous êtes à présent, c'est-à-dire très fraîche et très jeune.

Nièce « Vestale »

Pour avoir des mains nettes et pas blanchies par le savon après avoir fini votre lessive, il suffit de les frotter au vinaigre. Pour que les souillures soient enlevées sur votre meuble verni, passez un morceau de linge imbibé de vin rouge quand le bois est de teinte foncée, ou de vin blanc si le meuble est clair. Frottez ensuite avec un linge de coton ou un morceau de soie.

Neveu « Je ne vis plus »

Vous devez mettre cette situation au clair en ayant une conversation très franche avec votre frère. Demandez-lui donc des explications sur sa conduite et faites-lui comprendre que cela vous fait souffrir de le voir agir ainsi. Parlez-lui très gentiment, mais aussi très fermement. Il faut qu'il comprenne ses erreurs et qu'il revienne dans le droit chemin.

Nièce « Je pleure »

Ne vous désolez pas pour si peu, voyons. Les gerçures de vos lèvres disparaîtront facilement si vous les traitez avec : beurre de cacao : 30 grammes ; vaseline : 10 grammes ; teinture de benjoin : 10 grammes ; oxyde de zinc: 5 grammes ; essence de roses : 2 gouttes. Appliquez cette pommade sur votre bouche le soir avant d'aller au lit, après vous être au préalable démaquillée à fond.

Nièce « Géraldine »

Geraldine Fitzgerald a eu son premier rôle important il y a trois ans dans un film qui avait George Brent et Bette Davis comme vedettes. La jeune femme s'y tailla une part de succès assez enviable et, depuis, elle n'a pas cessé de tourner. Vous reverrez votre favorite dans « Storm » et « The God » où elle aura un des principaux rôles.

Nièce « Rebelle tourmentée »

Vous devez accepter les remarques de vos parents, surtout si celles-ci sont bien fondées. Pourquoi avez-vous un amour-propre tellement chatouilleux ? Vous aimez, me dites-vous, faire des observations aux autres, mais vous n'acceptez pas qu'on vous en fasse. Et pourquoi pas ? Il est dit : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas que l'on te fasse ».

Nièce « Esmeralda »

Pour empêcher les mouches de salir les cadres des tableaux et les bordures des glaces, faites infuser dans un litre d'eau bouillante une botte ordinaire de poireaux, laissez refroidir le liquide et passez-en légèrement une couche sur les dorures que vous voulez préserver, les mouches ne s'y poseront pas.

Neveu « Lagnado »

Votre mal peut être guéri puisqu'il n'est qu'à son début, fort heureusement pour vous. Dès que ces lignes paraîtront, téléphonez-moi afin que je vous donne des indications précises pour le traitement à suivre. Bon courage et surtout patience, ne vous affligez pas pour si peu. Dans quelques semaines, tout sera rentré dans l'ordre.

Nièce « Mme Brunnel »

Il ne faut pas confondre : vous pouvez fumer autant de cigarettes que vous voulez, mais votre mari a raison de vous interdire de fumer dans la rue. Cela vous donnerait un genre équivoque et c'est ce qu'il veut éviter. Pourquoi vous fâcher ainsi ? Apprenez à accepter docilement les remarques que l'on vous fait, surtout lorsque, comme celle-ci, elles sont justifiées.

Nièce « On retient un homme par le ventre »

Je vous remercie beaucoup pour votre charmante lettre et je suis très contente de vous compter parmi mes nièces. Voici comment vous préparerez les croquettes au riz : lavez à plusieurs eaux une bonne poignée de riz. Faites-le crever au lait, lorsqu'il est cuit, liez-le avec un morceau de beurre et six jaunes d'œufs, en ayant soin de bien remuer afin que les jaunes ne cuisent pas trop vite. Laissez refroidir et formez des croquettes en leur donnant la forme qu'il vous plaira. Ayez soin en faisant crever le riz d'y mettre le parfum que vous désirez. Pannez vos croquettes en les trempant dans une omelette bien battue et ensuite dans de la mie de pain blanche. Faites frire.

Nièce « Virginia »

Je ne puis, à mon grand regret, vous fournir le renseignement demandé, la question que vous posez est d'ordre médical. C'est pour cela que, n'étant pas médecin, je ne puis y répondre.

Nièce « Je l'aime de tout mon cœur »

« Je l'aime, me dites-vous, mais je n'ose l'épouser parce que je suis son aînée de deux ans. » Croyez-vous vraiment que cela puisse vous empêcher d'être heureuse ? Vous trouverez bientôt dans ma rubrique un article sur ce sujet. J'espère qu'il vous aidera à résoudre votre problème.

Nièce « Narcisse »

Vous avez été très intelligente de prendre cette part d'héritage. Je ne vois pas du tout pourquoi vous ne l'auriez pas acceptée, puisqu'elle vous revenait de droit. Dites à votre sœur que son projet est excellent et qu'elle devrait le mettre en réalisation le plus tôt possible.

Nièce « W. A. »

Ecrivez à ce jeune homme et n'écoutez pas trop les bavardages de ses amis. Ne voyez-vous pas qu'ils essayent de vous séparer l'un de l'autre ? Le grand tort de la plupart des amoureux est d'écouter un peu trop les « on dit ».

Nièce « Nella » (Jaffa)

Vous vous êtes tenue comme chaque jeune fille devrait faire. Si ce jeune homme s'est refroidi depuis, c'est que très certainement il avait d'autres idées derrière la tête. Il est préférable qu'il ait dévoilé sa petite comédie amoureuse avant que vous soyez éprise de lui sérieusement. Bon courage et bonne chance, petite nièce, et ne perdez pas confiance en la vie. Fort heureusement, tous les hommes ne sont pas les mêmes.

Nièce « Padis F. »

Vous devez, avant tout, suivre un régime spécial si vous désirez avoir une peau lisse comme du marbre. Evitez les conserves, les mets épicés, les sauces. Mangez beaucoup de fruits et buvez du jus de tomates. Pour vos cheveux, il n'y a rien à faire, car on ne peut jamais défriser une ondulation crépue.

Nièce « Rio Rita »

Tous les malaises que vous ressentez prouvent indubitablement que vous souffrez du foie. Voyez d'urgence un médecin qui vous fera suivre un régime. En attendant, suivez le régime que je suggère à ma nièce « Padis F. », il vous fera grand bien. Pour votre peau employez la lanoline à laquelle vous ajouterez quelques gouttes d'huile d'amandes douces.

Nièce « Hope »

Vous ne devez pas être en bonne santé, car le plus souvent les cheveux tombent quand on est malade sans le savoir. C'est d'ailleurs là un avertissement de la nature ! Brossez vos cheveux sans crainte, et le plus souvent possible, évitez les mises en plis et les bigoudis. Vous trouverez la semaine prochaine dans « Images » une série d'articles sur les cheveux. J'espère qu'ils vous seront utiles.

Neveu « Victor »

Pourquoi ne vous abonnez-vous pas à un de ces clubs sportifs qui sont si nombreux dans votre ville ? Vous y ferez sûrement des connaissances qui vous aideraient à oublier ce gros chagrin d'amour. Il y a une chose que je ne comprends pas: pourquoi êtes-vous encore en contact avec cette jeune fille qui vous a tant fait souffrir ?

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale - Le Caire







REOUVERTURE POUR LA SAISON D'HIVER

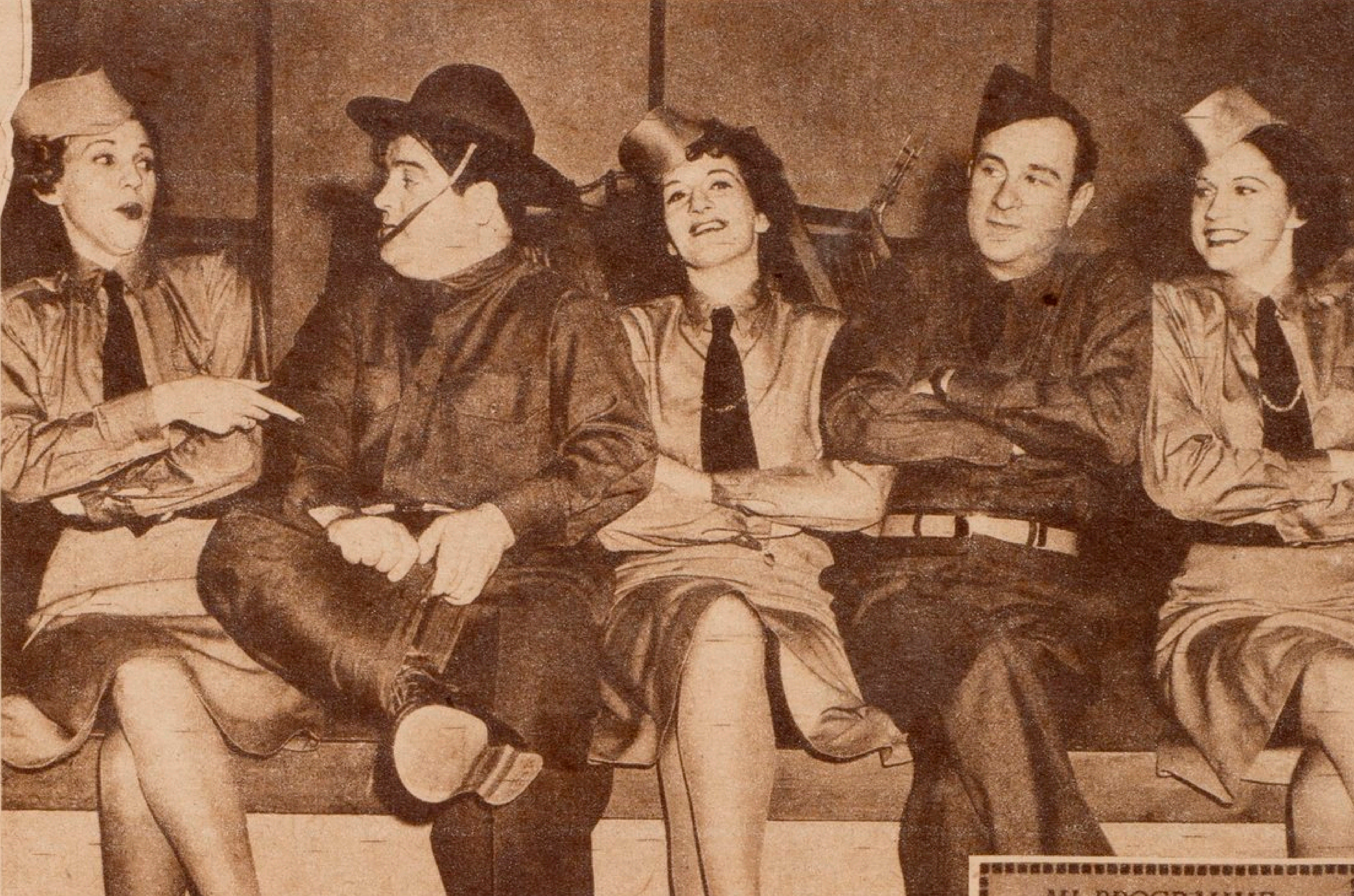
UNIVERSAL PICTURES PRESENTE

BUD ABBOTT ✦ LOU COSTELLO

ALAN CURTIS — THE ANDREWS SISTERS — JANE FRAZEE

dans

"BUCK PRIVATES"



Le Rire à l'Armée... l'Armée du Rire !

DU SAMEDI 13 AU DIMANCHE 21 SEPTEMBRE AU CINEMA

ROYAL

Rue Ibrahim Pacha, Le Caire — Tél. 47067-68-69 — R. C. 5815

Chaque jour 3 séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS
présente une édition spéciale arrivée par avion :
LA RENCONTRE HISTORIQUE CHURCHILL-ROOSEVELT AU MILIEU DE L'ATLANTIQUE.



Une superbe réalisation dramatique pour

L'INAUGURATION DE LA SAISON

WARNER BROS. présente

Ida **LUPINO** ✦ *Humphrey* **BOGART**

dans

"High Sierra"

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS *présente une édition spéciale arrivée par avion :*
LA RENCONTRE HISTORIQUE CHURCHILL-ROOSEVELT AU MILIEU DE L'ATLANTIQUE.

DU MARDI 16 AU LUNDI 22 SEPTEMBRE AU CINEMA

METROPOLE

Rue Fouad Ier, LE CAIRE — Tel. 58391 —R.C. 7374

Chaque jour 3 séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche Matinée Supplémentaire à 10 h. 30 a.m. à prix réduits

